



PERKINS LIBRARY

Duke University

T. L. Perkins
Endowment

Rare Books

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Duke University Libraries



RELATION
DU VOYAGE
MYSTERIEUX
DE L'ISLE
DE LA VERTU:
A ORONTE.



A PARIS,

Chez la Veuve CHRISTOPHE RIMY,
Marchande Libraire, rue Saint Jacques au
grand saint Remy.

M. DCC XI.

Avec Approbation & Privilège du Roy





AVIS AU LECTEUR.

CE petit Ouvrage étant heureusement tombé entre les mains d'un Ami également plein de lumière & de zele pour l'interêt public, & ayant jugé qu'il pourroit être utile & agreables aux ames chrétiennes ; j'ai crû faire mon devoir en le mettant au jour, sans craindre de faire aucun outrage, en prenant de la sorte le bien particulier d'une Famille sainte ; où l'Oncle donne avec une satisfaction merveilleuse de si salutaires avis à son Neveu. Outre que cette Famille ne se sentira point de cette perte, elle ne sçauroit trouver mauvais quel'on fasse part aux autres de son opulence. Et d'ailleurs, comme cet heureux Voïage est si facile, qu'on le peut faire seulement avec les yeux & sans qu'il

A ij

en coûte que quelques soupirs , cette entreprise en sera d'autant plus aisée & favorable , particulièrement pour les Ames simples ; puisque l'on a tâché pour elles de mettre les choses , même les plus spirituelles , dans un état sensible.

Il est vrai que Dieu étant un pur Esprit , n'a eu commerce avec les Juifs , & ne s'est fait voir à eux que sous des voiles sensibles , & par des signes extérieurs ; & qu'au contraire ayant pris un corps , & s'étant revêtu de nôtre chair , il a communiqué avec les Chrétiens en esprit par des voyes intérieures & invisibles : mais lui-même nous ayant donné l'exemple par ses paroles Evangeliques , il est certain que nos hommages n'en seront pas moins spirituels , pour être expliqués par des Symboles & des Allegories , qui pour être des Fables pour des Ignorans , ne laissent pas d'être des Mysteres pour les Sçavans & pour les Sages. L'im-

Avis au Lecteur.

Importance n'est pas d'ouvrir le sein de la Nature pour en tirer de nouvelles matieres ; c'est à dire de trouver de nouveaux sujets, & de faire des discours inouis & surprenants ; mais de donner de belles formes & un nouveau lustre à celles qui sont toutes trouvées, & que l'on met en œuvre ; puisque c'est la figure, & non pas la matiere, qui fait la gloire des Artisans.



EPISTRE A DAMON.

JEt'ai revu Damon, & dans tous mon voïage,
Je ne pouvois rien voir qui me plût d'avantage
En vain par mille maux aux plus beaux de tes
jours ,

La Parque a menacé d'en retrancher le cours.

Après avoir souffert ces cruelles alarmes ,

Je t'ai revu, Damon avecque toutes charmes ,
Paris à mes souhaits à la fin t'a rendu ,

Je ne me repens point de t'avoir attendu :

Et bien que d'Aquilon l'invincible furie ,

Me surprenne en ces lieux loin de ma Bergerie ;

Quoi que tous les glaçons sur la terre & sur
l'eau ,

Me ferment le chemin vers mon petit troupeau ;

Quelque justes que soient les sons qu'il me de-
mande ,

Il faut pour quelques jours encore qu'il m'at-
tende.

Je n'ai pû refuser à tes tendres desirs ,

De nos embrassemens les innocens plaisirs ;

Et de vouloir serrer jusqu'à la sepulture ,

Tous les nœuds qu'entre nous a formé la Nature ;

Dans nos deux entretiens ma fidelle amitié ,

De ce que je pensois t'a bien dit la moitié.

Mais le plus important me reste encore à dire ;

Je t'ai quitté Damon , je m'en vai te l'écrire,

Dés que je te revis , ce jour délicieux ,

A te considérer appliqua tous mes yeux.

Je trouvai dans ton air , tes façons , ta personne ,
Encore plus d'attraits que ton âge n'en donne ;
Et la nature en toi joint par de doux accords ,
Aux graces de l'esprit toutes celles du corps.
Tu n'as rien que de doux , tu n'as rien qui ne
plaise ,

Il faut qu'en te voyant la Satyre se taise ;

Tu remplis tes devoirs avec fidélité ,

Ton esprit avec soin cherche en tout l'équité.

Le sordide intérêt n'a sur toi point d'empire ,

Tu sçais en chaque lieu bien penser & bien dire ,

Le Public que tu sers avec attachement ,

Reçoit par tes travaux un grand soulagement ;

Et quoi que les amours , les jeux & les delices ,

Te veussent détourner de ces divins Officiers.

Tu sçais adroitement leur réserver un tems ,

Qui ne dérobe rien à tes soins importants.

Habile & sérieux quand il le faut paroître ,

Doux, enjouié, commode alors qu'il le faut être ;

Enfin de tes talens il ne m'échape rien ;

Mais le monde a son compte & Dieu n'a pas le
sien.

Ce Dieu de ces talens la source & l'origine ,

Te forma pour atteindre une fin plus divine ;

Il voulut bien marquer par tant d'heureux de-
hors ,

Les admirables soins qu'il prenoit de ton corps.

Mais ton ame, Damon, fut faite pour lui plaire :

Il voulut que ce bien fût ton unique affaire ;

Et sur tout il voulut avoir tes jeunes ans ;

Les Payens à leurs Dieux consacroient le prin-
tems ,

Et Rome aux grands perils autrefois alarmée

N'avoit rien de plus fort contre leur main armée ;

On destinoit au Temple , & pour chaque maison ,
Tout ce que produiroit cette belle Saison.

Mais les fleurs seulement n'étoient pas leur of-
frande ;

Un plus fort Sacrifice appuioit leur demande :

Les troupeaux , & l'Esclave , & l'Enfant mal-
heureux

S'immoloient sans pitié pour acquiter leur vœux.

Dieu ne veut pas de nous ces cruels Sacrifices :

Mais quand un cœur le cherche , il en fait ces
delices.

A ton âge fecond en injustes desirs ,

Qui les sçait immoler , fait ses plus grands plai-
sirs ;

Un peu d'ambition il aime la victime ;

Du du plaisir trompeur qu'offre quelqu'autre
crime ,

Du de ces mouvemens qui corrompent les cœurs ,

Et dont ton âge a plus que l'Avril n'a de fleurs.

C'est ce Printems sacré c'est ce saint Sacrifice ,

Qu'il regarde ici-bas de l'œil le plus propice ;

Car enfin ne croi pas d'en être autant aimé ,

Quand tu lui donneras ton squelette animé ;

Lors qu'à tous les plaisirs ta présence importune

Fera de ta maison la mauvaise fortune ,

Et que par des efforts bien souvent superflus ,

Tu tireras du monde un cœur qu'il ne veut plus ,

De tant de voluptez ces pitoiables restes ,

N'exalent aux Autels que des vapeurs funestes.

Ces sentimens forcez marquent un faux retour ;

La crainte les produit , & rarement l'Amour.

Ce n'est pas qu'après toute cette bonté suprême ,

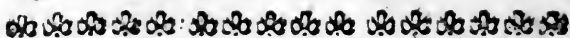
De ce Dieu qui pour toi s'est immolé lui-même ,

Ne reçoive par fois un si tardif paiement ;

On le vit accepter même un dernier moment :
Mais il faut confesser que ses graces son rares ,
Que ses divines mains en paroissent avares ,
Et qu'en un corps usé l'esprit tout languissant ,
Pousse mal-aisément un soupir si puissant.
Hâte toi donc, Damon, fais ce qu'il te demande ;
Du Printems de tes jours va lui faire une offrande ;
Consacre a sa Grandeur toutes tes actions ,
Immole à son Amour toutes tes passions ,
Offre lui ton travail , tes pensers , ta parole ;
Hors de là, cher Damon, crois que tout est frivole :
Laisse dire le monde & tous les enchanteurs ;
Quand ils on bien parlé , ce sont des beaux men-
teurs ,
Dont la foule entrainant ceux qui les veulent
croire ,
Les tire pour jamais du chemin de la gloire.
Mais que leur vaut ce monde , & que fait-il pour
eux ?
Ce monde pourroit il un jour te rendre heureux ?
Je veux qu'il ait flaté ta legere esperance ;
Qu'il ait versé chez toi des biens en abondance ,
Pourras-tu posseder tous ces biens longuement ?
Pourras-tu t'en servir même paisiblement ?
Ton corps est il exempt des miseres communes ?
Ton esprit n'a t-il point quelques nuits impor-
tunes ?
Ton cœur rassasié n'a-t'il point de dégoût ?
Et ne souffre-t'il rien quand tu possedes tout ?
Ne sent-il point venir cette heure formidable ,
Dont le seul souvenir chacun de nous accable ?
Cette heure que Damon ne sçauroit éviter ,
Où Damon n'aura plus le tems de consulter ;
Cette heure qui souvent se passe en reveries ,

Et qui livre l'esprit à d'étranges furies.
 Ah ! ne vaut-il pas mieux la sçavoir prévenir ,
 Et dès nos jeunes ans apprendre à bien finir ?
 S'attirer par l'effort des ardentés prières ,
 De ce Dieu tout puissant les dons & les lumières ?
 Elever à son Trône, & nos mains & nos yeux ,
 Faire en tout & par tout ce qu'il aime le mieux ;
 A ses Commandemens ne donner point d'atteinte ,
 Concevoir dans son cœur son amour & sa crainte ;
 N'entrer que pour lui plaire en de justes emplois ,
 Y faire executer ses Ordres & ses Loix ?
 Car enfin de ce Dieu l'on ne peut se défaire ;
 Je te l'ai dit , Damon , & je ne puis m'en taire.
 L'impie & le méchant ont beau s'en éloigner ,
 Jamais en le fuyant on n'a rien sçeu gagner.
 Il faut en le quittant tôt ou tard qu'on perisse ,
 Et qui fuit sa bonté rencontre sa Justice.
 Ne cherche donc par tout qu'à suivre ses desirs ,
 Ne pousse que vers lui tes plus ardents soupirs ;
 Prends en tout son esprit , modere ta colere ,
 Fuis l'excès des plaisirs & de la bonne chere ;
 D'aucune passion ne soit plus maîtrisé ,
 Secours le Dieu du Ciel en pauvre déguisé ;
 Sur tant de malheureux exerce tes largesses ,
 Ils font tenir au Ciel sûrement nos richesses ,
 Fuis de mille beautez les apas si trompeurs ;
 Dieu seul , Damon , Dieu seul est digne de nos
 cœurs ;
 Il merite lui seul nôtre tendresse extrême ;
 Enfin ne l'aimer pas c'est se haïr soi-même.
 Hors de là point de paix , de plaisirs , de repos ;
 Si l'on t'en montre ailleurs , cher Damon , il est
 faux.
 Veuille ce Dieu si doux , qui m'eclaire & m'inspire ,

Te faire executer ce qu'il me fait écrire
Puisse mes tendres vœux au plutôt exaucez ,
Estre par tes Vertus encore surpassez
Puisse bien tôt mes yeux fixez sur ta person-
ne ,
Voir fleurir ton Printems dans un paisible Au-
tomne ,
Et verser mille pleurs par excez de plaisir ,
De ce qu'en toi le Ciel a comblé mon desir !
Puisse tu cher Damon , en suivant sa lumiere ,
Fournir de la Vertu la plus belle carriere !
Puisse-je à mes avis moi-même être pareil ,
Et te servir d'exemple , ainsi que de conseil !



*Approbation des Docteurs en Theologie
de la Faculté de Paris*

NOUS certifions avoir lû exacte-
ment un Traité , en forme de
Lettre , intitulé , *Relation du Voyage
Mysterieux de l'Isle de la Vertu* , dans
lequel nous n'avons rien remarqué de
contraire à la Foy , & aux bonnes mœurs.
F A I T ce 26. Mars 1683.

J. AUVRAY , Chanoine en l'E-
glise Cathedralle de Roüen.

BULTEAU , Curé de la Paroisse de
saint Laurens de Roüen.

A P P R O B A T I O N.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le
Chancelier , *La Relation du Voyage
Mysterieux de l'Isle de la Vertu* , à Oron-
te , & n'y ai rien trouvé qui soit con-
traire à la Foy , n'y aux bonnes mœurs ,
en Sorbonne ce 25. Avril 1711.

BERTHE ,



LE VOYAGE
MYSTERIEUX
DE L'ISLE
DE LA VERTU,
A ORONTE.



VOUS blâmez ma paresse,
Oronte, & vous vous plai-
gnez de mon silence. Que
sçavez-vous, si ce n'est pas la va-
nité qui me fait taire, & si je
n'ai point dessein de me rendre
considerable par mon oisiveté ?
J'ai ouï dire que les bons Esprits
sont paresseux ; ne pourrois-je

point faire servir mes défauts à ma gloire, & acquérir de l'estime par ma negligence? Non Oronte, ce n'est pas ma pensée; si je ne vous ai pas écrit depuis long-tems c'est parce que j'étois trop éloigné de vous, & dans un monde qui n'a point de commerce avec le vôtre. J'ai parcouru bien du païs, depuis que je ne vous ai entretenu, & vous serez peut-être surpris quand vous apprendrez mes aventures. La Relation en sera plus naïve que pompeuse; je cherche à vous divertir plutôt qu'à paroître éloquent, & il faut que le discours d'un Hermite soit aussi simple que sa vie. Vous savez, Oronte, que j'ai beaucoup d'inclination à voyager, & que cette passion remplit mon Ame de mille desirs, qui laissent peu de repos à mon Esprit. Il y a peu de Provinces que je n'ai vu,

mais tous mes Voyages n'avoient pas encore satisfait ma curiosité, & me sentant toujours agité de la même inclination, je pris résolution de m'embarquer, & d'aller chercher sur la Mer les satisfactions que je ne trouve pas sur la Terre; car enfin, disois-je,

Puisque je ne vois rien de plus doux dans la vie,
Que d'aller parcourir les païs étrangers,
Allons, embarquons nous, & malgré les dangers;
Contentons nôtre envie;
Si je ne trouve pas de solides plaisirs,
J'aurai du moins satisfait mes desirs.

Ce fut ce qui me fit résoudre d'entreprendre un si grand Voïage, & d'aller promener mes rêveries sur les eaux, après les avoir si long-tems entretenues sur la terre. A peine eû-je formé ce dessein, que je pensai aux moïens de l'exécuter. Je m'en allai sur un Port de mer, où par un bonheur que je n'attendois pas, je

trouvai quantité de gens disposez à faire le même voyage. Il est vrai que tous n'avoient pas le même motif; l'interêt en attiroit quelques-uns qui se promettoient quelques avantages pour leur fortune chez les Nations étrangères; les autres ne s'engageoient à ce voyage que par les mouvemens d'une curiosité qui est assez naturelle à la jeunesse. Mais, Oronte, il faut que je vous dise qu'un de nôtre compagnie divertit agréablement par les agitations dont il étoit combattu. Il témoignoit un grand desir de partir au plutôt; & néanmoins il avoit de certains attachemens qui tâchoient de le retenir: Nous en fûmes pleinement persuadés, lors que jettant les yeux sur un País qu'il alloit abandonner,

Adieu, dit-il alors, séjour délicieux,
Qui m'avez dérobé les beaux jours de ma vie.

Je vous quitte aujourd'hui , pour suivre mon
envie ,

Et vous fais mes derniers Adieux.

Ne touchez pas mon cœur d'une fausse tendresse ;

Retirez vous quand je vous laisse ;

J'ai perdu trop de tems à suivre votre loi ,

Je regrette aujourd'hui cette perte funeste ;

Mais dans mon déplaisir la douceur qui me reste ,

C'est que je vai vivre pour moi.



Pour rompre mon dessein ,

Non , vous n'avez plus d'armes ;

Vous me tentez en vain.

Je suis détrompé de vos charmes :

Plaisirs , ne songez plus à me venir troubler ;

Par les flateurs appas qui vous sont ordinaires :

J'oppose à vos attraits des passions contraires ,

Que rien ne sçauroit ébranler ;

J'efface en ce moment jusqu'aux moindre pensées

De toutes vos douceurs passées.

Ces paroles nous donnerent
du plaisir , & nous eûmes tous
beaucoup de joye de voir qu'il
étoit résolu de nous suivre. Nous
voilà donc disposez à partir ; mais
on n'avoit pas encore déterminé
en quel lieu nous devions aller :
les uns vouloient faire voile du
côté du Nord , les autres vou-

loient passer au Midi ; pour moi j'étois d'avis d'aller en Orient, comme dans la plus belle partie du monde. C'est là où Dieu avoit mis ce Paradis Terrestre, si celebre dans l'Ecriture Sainte. C'est là où les premiers hommes du monde ont reçu leur naissance. C'est dans ces Régions où Dieu a fait tant de merveilles, & où les principaux Mysteres de nôtre Religion ont été accomplis. Je me figurois que j'y trouverois plus de satisfaction que dans tous les autres païs de la terre : Un instinct secret que je sentoie m'y portoit, & par un effet de ma bonne fortune, ceux qui auparavant avoient des pensées contraires, entrerent dans mes sentimens ; nous prenons jour pour nôtre départ, & le tems étant favorable on s'embarque, on fait voile :

Et quittant le rivage

Tout semble nous promettre un fortuné voyage.

On pousse mille cris en sortant de ce lieu ,

La bouche du Canon dit le dernier adieu.

Nos amis affligés voyant qu'on se retire ,

Accompagnent des yeux en Mer notre Navire.

On s'éloigne du bord , on avance , & le Vent

Pousse notre Vaisseau du côté du Levant.

Un épaisse fumée offusque notre vûë ;

Quand elle disparoit , la terre est disparue ,

Et de quelque côté qu'on puisse regarder ,

On ne découvre plus que le Ciel & la Mer.

Mais , Dieu ! que d'inconstance au pais de
Neptune !

Qu'on voit de changemens au dessous de la
Lune !

On se laisse conduire aux soins des Matelots ,

Le vent enfle la voile , on marche sur les flots ;

Mais à peine étions nous à cent mille de terre ,

Quand des vents furieux nous déclarent la
guerre.

Tout d'un coup l'air se trouble , & mille tour-
billons

Viennent s'entrechoquer comme des bataillons.

Ces mutins insolens que la Lune gouverne ,

Font un murmure horrible en quittant leur ca-
verne ,

Et joyeux de se voir en pleine liberté ,

Chacun suit son caprice , & va de son côté.

La Mer nous presageant un funeste naufrage ,

Gronde dans la colere , elle écume de rage ;

Le Tonnerre à son tour éclatte horriblement ,

Et l'Echo lui répond par un mugissement.

20 *Le Voyage Mystérieux*

La tempête s'augmente , & les eaux plus émuës
 Portent nôtre Navire aussi haut que les nuës :
 Ainsi nous soutenons deux mouvemens divers ,
 Nous paroissions au Ciel , & puis dans les enfers ;
 Et toujours agitez d'une mortelle crainte ,
 Chacun porte la peur sur son visage peiné.
 On résiste pourtant , on gagne pleine Mer ,
 Lors que les flots nouveaux commencent d'écumer ,

Le Ciel pour se vanger peut-être de nos crimes ,
 Nous montre des tombeaux en ouvrant des abîmes.

Les plus hardis de nous paroissent étonnez ,
 En vain nous résistons à des flots mutinez :
 La tempête s'irrite , & les foudres sont prêtes ;
 Si nous ne perissons de foudroier nos têtes ,
 Dans ce danger funeste , il nous importe peu
 De perir par les eaux , ou perir par le feu.
 Nous sommes sans espoir que le Ciel nous délivre.

Chacun croit qu'il n'a plus qu'un seul moment
 à vivre.

Rien ne se montre à nous que la crainte & l'horreur ,

La foudre & les éclairs redoublent nôtre peur.
 Les vents on renversé , mats , cordages & voiles ,
 On ne découvre plus le Ciel ni les étoiles :
 Tout est dans le désordre enfin il faut perir ,
 Si le Ciel promptement ne veut nous secourir :
 Tout le monde gemit d'une perte commune ;
 Je pousse des soupirs , je plains mon infortune ,
 Et me considérant si proche de la mort ,
 Je regrette cent fois d'être sorti du Port.
 La crainte sur mon front peint la tréblante image

Je tourne mes regards du côté du rivage :
Mais dans ce triste état je vois de tous côtez
Le Ciel tout plein d'éclairs , & des flots agitez.
Pour lors je me prepare à mon heure dernière ,
Je regarde le Ciel , je lui fais ma priere ;
Quand l'on void tout d'un coup , par un bonheur
soudain ,
La Mer devenir calme , & le tems plus serain.
Le vent devient plus doux & les vagues s'unissent
Et ces montagnes d'eaux s'abaissent s'aplanissent ;
Et faute de trouver un solide soutien ,
Je les vois disparoître , & se résoudre à rien.
La tempête se passe , on n'entend plus l'orage ,
On n'aprehende plus la mort ni le naufrage ;
Et nous voyant sauvez d'un si pressant danger ,
Nous cherchons avec joie un País étranger.

La tempête nous aiant jettez
assez proche des côtes de Barba-
rie , nous découvrîmes des Cor-
faires qui venoient à nous pour
nous donner la chasse , mais nous
fûmes assez heureux pour nous
retirer : Je ne vous dirai rien de
tous les lieux que nous vîmes
en passant. Je vous ennuierois ,
si je m'amusois à vous parler de
ces Villes superbes qui sont bâ-
ties sur les rivages de la mer , &

qui semblent de loin sortir des eaux & s'élever à mesure qu'on en approche. Je ne vous dirai rien aussi des Isles où nous abordâmes pour nous rafraîchir : Il suffit que vous sçachiez qu'elles sont plus agreables que tous les lieux que vous habitez, & que c'est là où le Soleil répand ses plus douces influences :

C'est là que jamais la verdure ,
 Del'Hyver importun n'a ressenti l'injure ;
 Tout rit dans ces ravissans lieux ,
 Que la nature à fait pour plaire ;
 Là dans chaque saison les yeux
 Trouvent de quoi se satisfaire ,
 Par mille objets délicieux.
 Là parmi les sombres bocages ;
 On entend les chansons de cent Chantres vola-
 ges ,
 De qui les concerts ravissans ,
 Sçavant sans art & sans pratique ,
 Flâter l'oreille des Passans ,
 Par une agreable Musique.

La beauté de ces Isles ne nous arrêta pourtant pas ; un certain Génie qui nous conduisoit nous

inspiroit secrettement de pousser plus loin nôtre voyage. Nous fîmes voile encore trois mois sans aborder , & à la fin nous commençons à nous ennuiër de nous promener sur les eaux, l'ors qu'un matin qu'il faisoit clair, nous découvriâmes d'assez loin quelque chose de fort élevé, sans pouvoir discerner ce que c'étoit ; nous tournâmes de ce côté-là, & étant plus près nous vîmes que c'étoit une Isle bordée de grands rochers qui la rendoient presque inaccessible. Elle étoit environnée de plusieurs petites Isles dont la beauté sembloit nous inviter d'y aller prendre du repos : En effet, on se dispoisoit pour y aborder , lors que jettant les yeux sur une haye de ces rochers qui bordoient la grande Isle, je lûs ces Vers écrits en gros caractères :

*Mortel , qui que tu sois , qui cherches
un azile ,
Et des lieux écartez pour plaindre tes
malheurs ,
Si tu veux souûlager tes cruelles dou-
leurs ,
Ne te retire pas sans visiter cette Isle.*

Je lûs ces paroles avec une consolation que je ne sçaurois exprimer ; je les montrai aux autres ; nous ne pouvions concevoir comment on les avoit gravées dans un lieu qui paroissoit abandonné & inaccessible aux hommes.

Des rochers élevez qui perçent jusqu'aux nuës ;
En défendent les avenues ;
Un abord si fâcheux les fait apprehender ;
Il est bordé de précipices ,
Et si les vents ne sont propices ,
On n'en peut jamais aborder.

Ces Vers que nous avions remarquez redoublant nôtre curiosité,

sité, irritoient le desir que nous avions d'y entrer, & nous considerions la situation de ce Desert avec beaucoup d'attention, lorsqu'un homme d'assez bonne mine qui étoit dans nôtre Vaisseau, sortant comme d'un profond étonnement : Benissons, s'écria-t'il tout d'un coup, avec des grands sentimens de joie ; Benissons la Providence qui nous a conduit dans un lieu que je cherche depuis tant d'années, sans que j'aie été jusqu'à cette heure assez heureux pour y aborder. Je me souviens d'y être venus autrefois dans ma jeunesse, & même d'y avoir fait quelque séjour ; mais le peu d'expérience que j'avois en ce tems-là, m'en aiant donné du dégoût, j'en sortis dans l'esperance de trouver ailleurs de plus solides plaisirs ; mais les malheurs qui m'ont depuis agité m'ont bien appris que

j'étois heureux si je l'avois sçeu connoître , & que pensant chercher du repos , je me suis plongé en de cruelles inquiétudes. J'ai voulu cent fois reparer ma faute. Je me suis souvent embarqué pour revenir dans un lieu que j'avois quitté : mais soit que mon destin ne m'ait pas permis d'en aborder plutôt , ou que le Ciel pour châtier mon imprudence ait dérobé cette Isle à mes recherches , je n'en ai sçeu aprocher jusques aujourd'hui ; mais puisque je l'ai trouvée , je n'en sortirai plus , & je pretens d'y passer le reste de ma vie.

Ce discours augmenta encore nôtre curiosité ; nous le priâmes de nous dire comment on apelloit ce Desert ; s'il y avoit demeuré long-tems , & par qui il étoit habité. Oüi , dit-il , je vous l'apprendrai , & je le fais avec joie ;

parce que je suis convaincu que si je puis vous inspirer le desir d'entrer dans cette Isle, je contribuerai à l'établissement de vôtre bonheur.

Cette Isle donc s'appelle *l'Isle de la Vertu*. Tout le monde en a ouï parler, mais peu de gens y sont venus, & la plupart de ceux que le bonheur y a conduits, se sont retirez pour aller en des pais moins agreables.

La jeunesse sur tout par un leger caprice
Abandonne ce lieu pour le séjour du vice ;
Mais se désabusant enfin de son etreur ,
Elle ne trouve ailleurs que tristesse , qu'hor-
reur.
Lors voulant reparer la faute qu'elle a faite ,
Elle veut revenir dedans cette retraite ;
Mais par un sort funeste , & qu'il faut dé-
plorer ,
On meurt assez souvent sans y pouvoir rentrer.

Je ne suis pas si malheureux
que beaucoup d'autres , puisque
le Ciel permet que je revoie un

si aimable Desert, après l'avoir regretté si long-tems ; & pour ne vous pas laisser davantage dans l'impatience que vous avez de le visiter, je m'offre de vous y conduire : mais il faut auparavant que je vous donne quelques avis nécessaires ; car sans cela nous ne réussirions pas dans nôtre dessein.

Sçachez donc que c'est dans cette Isle où la *vertu* a établi sa demeure ; parce que c'est un Climat le plus doux du monde : & c'est ici où elle montre tous ses charmes. Quand vous la verrez, vous en serez touché : mais pour en venir jusques-là, il y a bien des ennemis à mépriser & des obstacles à vaincre. Je vous plaindrois, si vous marchiez sans guide ; car assurément on vous arrêteroit en chemin, & vous n'auriez pas assez de résolution pour arriver au lieu où je pretens vous conduire.

On s'engage aisément à chercher la *Vertu*,
Elle a pour nous toucher une puissante amorce;
Mais mille empêchemens dont on est com-
battu ,
Nous en ôtent bien-tôt la force.

Voïez - vous ces petites Isles
qui sont autour de celle-ci ? El-
les paroïssent assez belles , & ce
n'est pas sans dessein : car c'est-là
où se retirent les *Plaisirs* que la
vertu a bannis de son Isle ; ils la
regardent comme leur ennemie.
Ils tâchent de détourner ceux
qui vont à elle , & de lui dérober
les cœurs qui ont de l'inclination
à l'aimer. Il ne leur est pas mal-
aisé d'y réussir ; ils logent en des
lieux si charmans , qu'il faut se
faire violence pour s'empêcher
d'y aller , & quand on y est une
fois entré , on n'en veut plus sor-
tir. Vous en jugerez vous mê-
me si vous voulez venir avec moi
dans cette Isle la plus proche de

C iij

nous. Ceux qui l'habitent , ne nous arrêteront pas : je suis assuré qu'ils n'oseront pas se présenter devant moi ; car quand ils trouvent des gens qui les méprisent , ils n'osent plus paroître. De toute nôtre Compagnie , je fus le seul qui voulus accompagner cet inconnu dans cette Isle , qu'il me montrait : le desir que j'avois de m'instruire en-la visitant, fit que je me détachai de la Troupe pour le suivre, disant aux autres que je reviendrois bien-tôt , & que nous entrerions tous ensemble dans *l'Isle de la Vertu*.

Sans mentir , Oronte , je fus surpris de tout ce que je vis , & je ne m'étonnai pas qu'on eût de la peine à se retirer d'un lieu si agréable.

Je voïois des Ruissiaux , des Promenoirs sauvages ;

Des Cabinets couverts , des Jets d'eau , des
Boccages.

Tout y flattoit les yeux ; j'y voïois les che-
mins

Bordez de Grenadiers , d'Oranges & de Jas-
mins.

L'Hyver en ces beaux lieux ne montre point sa
face ;

Les trois autres saisons ne lui font point de
place ;

Dans ce Climat , enfin , on ne void rien d'af-
freux ,

Le Soleil y répand des regards amoureux.

Mais il ne perçe point dans les promenoirs
sombres ;

S'il en chasse le froid , il respecte les ombres ,

Et jamais il n'a pû d'un regard curieux ,

Peneirer le secret de ces aimables lieux.

Retournons , me dit alors mon
Guide, vous pouvez , sans passer
plus avant , juger parce que vous
voïez , de la beauté des autres
Isles. Il me semble que celle-ci
ne vous déplaît pas , & que vous
ne seriez pas fâché de vous y ar-
rêter ; mais puisque je me suis
chargé de vôtre conduite , je ne
veux pas vous laisser dans un lieu

où il y a du danger pour vous. Avoïez seulement, que sans un bonheur extraordinaire, on n'évite point les empêchemens qui détournent de la *Vertu* ; car en vérité les autres Isles sont encore plus agréables que celle-ci. Ces paroles me donnoient grande envie de les visiter ; mais jugeant bien qu'il n'y consentiroit pas, je retournai avec lui trouver la compagnie qui nous attendoit. Je leur dis ce que j'avois vu, & je les trouvai tous occupez à considérer les dehors de l'*Isle de la Vertu*. Ils ne pouvoient comprendre pourquoi cet abord étoit si difficile. L'Inconnu qui étoit fort sçavant dans ces matieres ; Vous n'ignorez peut-être pas, dit-il, que la seule idée de la *Vertu* a quelque chose qui choque d'abord l'esprit. Ce n'est pas qu'elle ne soit fort aimable, mais

parce qu'elle veut être aimée
toute seule ; & que pour être à
elle , - il faut être détaché de
tout le reste , il se trouve peu de
gens qui veüillent s'engager à son
service :

Elle pretend regner sur la Terre & sur l'Onde ,
Et se faire obeir aux Princes comme aux Rois ,
Et je pense qu'elle se fonde ,
(Lors qu'à tous les mortels elle impose des
loix)
Sur ce qu'hors d'elle seule il n'est rien dans le
monde ,
Qui soit digne de nôtre choix.

Elle a donc établie sa demeure
dans cette Isle , dont l'abord ,
comme vous voïez , paroît assez
rebutant , pour montrer qu'elle
fait un peu mauvais visage au
commencement , mais qu'après
cela elle est pleine de douceurs
& de tendresse. En effet , vous
n'avez jamais rien vû de plus
agréable que le dedans de cette

Ile : Je suis assuré que vous n'en voudrai plus sortir quand vous y serez entré, & que vous en aimerez mieux le séjour que tous les autres lieux de la terre. D'où vient donc, lui dis-je, que vous n'y êtes pas demeuré, & que vous êtes allé chercher ailleurs des contentemens plus solides ? Hélas, dit-il, en poussant un grand soupir, j'étois trop jeune en ce tems-là pour avoir toute l'expérience qui m'étoit nécessaire : Je ne prévoïois pas les malheurs que je m'attirai en sortant d'un lieu où mon destin m'avoit conduit. Que j'aurois évité de l'armes, si je n'avois point quitté cet innocent séjour ! Mes passions qui entreprirent ma conduite, me faisoient espérer mille plaisirs ; & en effet elles me menerent d'abord par des voies assez douces, mais hélas !

ces legeres satisfactions ont été bien-tôt mêlées de chagrins. Que ces premieres douceurs m'ont attiré des cruelles afflictions, & qu'elles sont devenuës fatales à mon repos ! Mais ne parlons plus d'une chose dont je veux perdre le souvenir. Disons seulement que faute d'experience on se jette en mille desordres, on se plonge en mille inquietudes, & qu'il est presque impossible que la jeunesse, qui d'ordinaire ne suit que la violence de ses desirs, se laisse gagner aux attraits de la *Vertu* qu'elle ne connoît pas. Ce n'est pas que la raison ne nous apprenne qu'elle seul merite nos empressemens, mais avec tout cela quand les passions sont fortes, la *Vertu* a beau s'opposer à nos desseins ;

Elle nous montre en vain ses charmes impuissans ,

Il faut d'autres attraits pour arrêter nos sens ;

Et pour gagner un cœur rebelle ,

Un esprit qui connoît que pour suivre sa loi ,

Il faut s'aneantir & renoncer à soi ,

Trouve qu'elle n'est plus si belle.

Ne vous étonnez pas si je fus assez imprudent pour me retirer : vous connoîtrez un jour qu'il est mal-aisé de se tenir auprès d'elle, & encore plus difficile d'en approcher. Vous avez déjà vû les plaisirs qui se sont réfugiés autour de cette Isle pour amuser les passans ; mais ce ne sont pas les seuls ennemis dont il faut se défendre. Vous en trouverez encore d'autres au dedans qui emploieront toute leur adresse pour vous plaire. Allons , entrons dans l'Isle ; car j'ai trop d'impatience d'aller voir ce que j'ai estimé autrefois avec tant de passion.

En disant cela , nous nous aperçûmes que le reste de la Compagnie nous avoit quittez pour entrer dans les autres petites Isles , & quoi que nous puissions leur dire , ils s'y trouvoient si bien , qu'il nous fût impossible de les retirer. Il nous dirent tous qu'ils nous attendroient au retour , & cependant qu'ils passeroient là des momens fort agreables. Je fus donc le seul qui voulus accompagner l'Inconnû ; & comme nous entrions , un jeune homme d'assez bonne mine se presenta à nous pour nous conduire ; il s'y offre de la meilleur grace du monde. Il avoit l'air doux & complaisant , & on voïoit dans son port & dans son visage quelque chose de fort agreable. Je remarquai qu'il avoit bonne opinion de lui , car il se regardoit incessamment avec beau-

coup de complaisance. Il nous fit cent reverences pour nous obliger de le recevoir dans nôtre Compagnie. Il nous promit de nous accompagner dans tous nôtre voïage, & de nous montrer ce qu'il y avoit de plus curieux dans l'Isle. Pour moi j'avouë que j'étois ravi de sa civilité ; mais mon Guide qui le connoissoit, ne voulut jamais se prevaloir de sa complaisance. Je le priai seulement de me montrer sa maison, afin qu'à mon retour je pusse lui rendre visite ; mais il me dit qu'il n'avoit point de demeure à lui, parce qu'il étoit bien venu par tout, & qu'il y avoit peu de gens, qui comme nous receussent si mal les avances qu'il avoit faite. Il en fut rebuté ; car il disparut en un moment sans que nous vissions par où il avoit passé. J'en demeurai

surpris , lors que mon Guide
 qui s'en apperçût , ne vous éton-
 nez pas , me dit-il , de l'adresse
 de ce galant Homme. Vous ne
 sçaviez pas que c'est *l'Amour*
propre qui vouloit se joindre à
 nous. Il est si subtil , qu'il se
 mêle insensiblement dans toutes
 sortes de compagnie : il prévient
 pour se faire agréer ; mais lors
 qu'on le rejette , il se retire si
 adroitement qu'on ne s'aperçoit
 pas de sa fuite. En verité , lui
 dis-je , je ne m'étonne plus de
 ce qu'on lui fait par tout si bon
 accueïil : il est le plus agreable
 du monde , & quand vôtre ru-
 desse l'a contraint de se retirer ,
 je me sentoïis tout disposé à lui
 accorder mon amitié :

Son air a des attraits capables de charmer ,
 Son esprit est galant , & son humeur civile ;
 Et plus on l'entretient , plus il est difficile
 De se défendre de l'aimer.

Après avoir quitté *l'Amour propre*, nous trouvâmes une grande Prairie, arrosée de quantité de ruisseaux bordés de grands Arbres : c'est assurément un des plus beaux endroits de l'Isle.

C'est-là que parmi la verdure,
Ou entend des Ruisseaux l'agréable murmure,
Et que tous les Oiseaux gazouillans leur Chan-
sons,
Instruisent leur petits, & leur font des leçons.

En sortant de cette Prairie, nous trouvâmes une Ville dont les rues étoient assez belles ; les Habitans y sont fort civils & courtois ; elle est extrêmement peuplée ; on y aborde de toutes les parties du monde, dans l'esperance d'y faire quelque fortune. En effet, on y void de belles maisons ; mais les anciens Habitans nous dirent que les meilleures Familles n'y subsistoient pas long-tems ; que tout ce

ce qui paroissoit pour lors de plus superbe , n'étoit bâtie que depuis quelques années , & qu'il ne restoit que de tristes débris de celles qui autrefois avoient été magnifiques. Cette Ville s'appelle *Complaisance* , du nom de la Dame à qui elle appartient. Comme nous nous promenions dans une grande place , où chacun nous faisoit mille amitez , nous la vîmes venir à nous , avec un visage riant , & un air le plus joli du monde. Je commençois à prendre plaisir à son entretien, lors que mon Guide me dit de ne me pas arrêter à ses paroles , parce qu'elle déguisoit toujours ses pensées ; & quoi , me dit-il , ne connoissez - vous pas encore *Complaisance* . ?

Apprenez que c'est une Dame ,
 Qui ne montre rien moins que ce qu'elle a dans
 l'ame :

Soit qu'il faille approuver ou le bien ou le mal ,

Elle le fait d'un air égal ;

Toujours elle paroît au dehors satisfaite ,

Soit qu'elle arrive ou non à ce qu'elle souhaite.

Cette Ville est bâtie sur le bord d'une Riviere qu'on appelle *Flaterie*. Cette Riviere est celebre par le trafic de quantité de gens qui y ont fait fortune pour s'y être embarquez à propos, mais elle est encore plus fameuse par les débris d'une infinité de personnes qui y ont fait naufrage. Les civilitez que nous recevions en ce lieu - là ne me déplaisoient pas : ce qui fut cause que l'Inconnu me parla avec un peu d'aigreur ; si vous voulez , me dit-il , vous arrêter à tout ce que vous trouverez , nous n'arriverons jamais où nous avons dessein d'aller. Ne vous ay-je pas dit d'abord qu'il y avoit mille

difficultez à vaincre avant que d'entrer dans le Palais de la Vertu ? Nous sommes dans son Isle, mais la maison est encore bien éloignée, & si vous ne voulez me suivre, je serai contraint de vous quitter pour continuer mon voyage. Je lui promis que je ferois tout ce qu'il voudroit. Je sortis de *Complaisance*, parce qu'il le souhaita, & nous allâmes coucher à *Delicatesse*. C'est un Château aussi agreable qu'il y en ait au monde ; tout y rit, tout y plaît. Il est pourtant plus beau que riche, & la plus fine Architecture y est observée dans toutes les regles. Il est bâti entre un Boccage & un grand Canal, qui y entretiennent en touttems un air frais, & les avenues sont abordées de fleurs. Comme nous abordions, nous arrivâmes à un cabinet de jasmin, où une Dame accompa-

gnée d'une fille qui avoit fort mauvaise grace, étoit assise dans un fauteuil. Je m'arrêtai pour la considérer, & je reconnus que c'étoit *Delicateffe*. Mais j'étois en peine de sçavoir qui l'accompagnoit, lors que mon Guide me dit qu'elle s'appelloit *Repugance*; ce que je reconnus ensuite par la quantité de grimaces que je remarquai sur son visage. A reste, *Delicateffe* a reçu d'assez beaux avantages de la nature. Elle a la taille belle, & je ne sçai quoi de jeune dans le visage, qui ne déplaît pas; & s'étant levée pour se retirer, quand elle nous aperçut, je remarquai dans sa démarche une certaine négligence qui lui donnoit beaucoup de grace.

On voit en son visage une grande jeunesse;
Son esprit est brillant & plein d'un enjouement;

Enfin tout ce qui peut rendre un objet charmant ,

Se rencontre en delicateſſe ;

Et ſans ſa trop grande moleſſe

Elle plairoit extrêmement.

Nous lui fîmes nôtre compliment qu'elle reçût avec aſſez de froideur ; & je remarquai qu'elle n'étoit pas trop aïſe de nous recevoir dans ſa maiſon de peur de ſ'incommoder : Mais comme il étoit fort tard , nous fûmes contraints de nous y arrêter. Nous en partîmes de grand matin pour aller à une Ville aſſiſe ſur une montagne , aſſez proche du grand chemin , qui y conduiſoit. Elle étoit bordée de grands arbres , dont les écorces étoient toutes gravées de Chifres ; ce qui fit d'abord juger que nous allions dans un lieu où il ne faudroit pas faire long ſéjour. Ce chemin étoit rempli de perſonnes , dont les

uns alloient à cette Ville , & les autres en revenoient. Je remarquai cette différence entre eux , que ceux qui alloient dans la Ville étoient extraordinairement enjoüez : leurs discours étoient plein d'affection ; & leur action pleine de passion & d'emportement : ceux au contraire qui en revenoient , paroissoient extrêmement sérieux ; & je voïois dans leurs yeux une secrète confusion , qui témoignoît qu'ils n'étoient pas satisfaits de leur voïage. Je ne comprenois pas ce Mystere , lors que l'Inconnu pour m'en instruire ; apprenez , me dit-il , que cette Ville que vous voïez s'appelle *Coquerie*. Ces jeunes Gens qui y courent avec tant d'empressement , s'imaginent d'y trouver des grandes douceurs ; mais ceux qui en font de retour , déplorent le

tems qu'ils ont malheureusement sacrifié à des folies ; c'est pour cela qu'ils sont aussi sérieux que les autres paroissent enjôiez : & ceux-ci seront bien-heureux s'ils peuvent quelque jour se détromper comme les autres. Il faut du tems , lui di-je , pour se désabuser de mille extravagances. On a beau nous représenter des veritez importantes à nôtre repos ; les années nous en apprennent plus que toutes les instructions que l'on nous donne :

La viellesse a beau nous prêcher :
On en croit pas à sa science ;
Rien du tout ne nous peut toucher
Que nôtre propre experience.

Il est vrai , repartit mon Guide ; mais enfin si on vouloit faire un peu de reflexion sur les extravagances où nous engagent nos passions , on rougiroit peut-être.

de ses propres foiblesses. Nôtre esprit ne concevra-t'il jamais que nos emportemens nous attirent du mépris , & que ces affections continuelles qui sont si communes au païs de *Coqueterie* , ne servent qu'à nous rendre ridicules ? Tout y est affecté , l'air , le port & les paroles , & pour vous en donner plus de connoissance , si vous voulez nous y ferons quelque séjour. Non , lui dis-je , bien loin de m'y arrêter , je n'y veux pas seulement passer ; je ne suis pas assez curieux pour m'instruire des choses que je n'approuve pas ; j'ai souvent ouï parler de ce païs-là , mais je n'ai jamais eu envie d'y aller ; il ne m'a jamais plu , & je ne pense pas qu'on puisse aimer un lieu où l'on renonce à la Religion.

En ce lieu , m'a-t'on dit , chacun s'en fait conter ,

Autant

Autant les laides que les belles ;
C'est assez que de les flatter
Pour être bien venu près d'elles.

Nous détournâmes dans une grande Prairie, pour ne pas passer dans la Ville, & après avoir fait assez de chemin, nous vîmes un grand Jardin plein de fleurs, où les gens de *Coqueterie* venoient à la promenade. Je m'arrêtai un moment pour les considérer, lors que mon Guide se retournant vers moi ;

Regarde, me dit-il, près de cette Fontaine,
Diane, Cleonice, Amarante, Climene,
Doris, Sylvie, Aminte, Olympe, Amarillis,
Et tout proche de là l'agréable Philis,
Qui se promene seule à travers de la Prairie
Pour mieux entretenir sa douce rêverie.

Je les considèrai un moment avec assez d'attention, & je pris sur tout plaisir à observer celle qui se promenoit toute seule ;

E

Son port , son air , son action
Marquoient beaucoup de passion ;
J'en eus quelque désir de rire ,
Et ne sçeus m'empêcher de dire ,
Bon Dieu ! qu'on est badin dans le *Païs Co-*
quet ,
Et qu'un lieu si méchant rend un esprit mal
fait.

Je ne sçeus m'empêcher aussi
de rire de tous ces Noms , & de
memocquer de la folie du monde,
& sans nous arrêter davantage ,
nous tournâmes nos pas d'un côté
où le païs étoit plus couvert ,
parce que le Soleil commençoit
à nous incommoder.

Après avoir marché un peu de
tems, nous entrâmes dans un bois,
où nous vîmes trois Filles qui se
promenoient ; & qui furent un
peu surprises de nôtre rencontre.
Leur veuë m'inspira d'abord au-
tant de respect pour elles que j'a-
vois conçu de mépris & de dé-
gout pour celles que j'avois veuës

dans la Prairie, & je ne pouvois me lasser d'admirer un certain air que je n'avois reconnu qu'en elles. L'une avoir la mine franche & ouverte : on lisoit jusques dans le fond de son ame, & on découvroit toutes ses pensées. L'autre avoit la Physionomie la plus douce & la plus innocente du monde ; elle rougit aussi-tôt qu'elle nous aperçut, & baissa les yeux pour ne nous pas avoir. La troisième étoit fort sérieuse sans affecter néanmoins de la paroître. Son habit étoit simple, mais fort propre : tout ce que je voïois en elle me plaisoit ; mais j'en eus encore plus d'estime quand je sçeus que c'étoient la *Simplicité*, la *Pudeur* & la *Modestie*. Je leur conseillai de ne pas aller à *Coquette-rie*, de peur de corrompre leurs bonnes inclinations ; & elles me répondirent avec de grands sou-

pirs, qu'elles n'avoient garde de s'y présenter, puis qu'on les en avoit bannies, avec défences d'y jamais entrer. De là nous continuâmes nôtre chemin à l'ombre des arbres, & nous descendîmes enfin dans un Vallon fort ombrageux & fort épais. Je voïois là une confusion d'allées toutes obscures & écartées les unes des autres; quantité de personnes s'y promenoient, mais séparément. Chacun s'entretenoit avec ses pensées. Je voulus entrer dans une de ces allées, & d'abord celui qui y étoit, entra dans une autre pour éviter ma rencontre. Au pied de cette Vallée couloit un Ruisseau dont l'eau est extrêmement claire, parce que son lit est plein de petites pierres & d'un gros sable qui causent un petit murmure tout propre à rendre un esprit pensif, mélancolique:

aussi je voïois sur le bord quantité de personnes couchées sur l'herbe & assez éloignées les unes des autres , qui ne disoient pas un mot. A quelques pas de là paroïssoit un Château , qui n'avoit rien d'agreable au dehors, & dont quelques ruines montroient qu'il n'étoit pas habité, ou du moins que ceux à qui il apartenoit , en avoient peu de soin. Je ne comprenois pas d'où venoit ce grand silence, & cette humeur reveuse , lors que mon Guide me dit, que c'étoit le séjour de la *Réverie* ; que ce Château lui apartenoit, & qu'elle avoit choisi cette demeure comme un lieu tout à fait conforme à son humeur. Tandis qu'il me parloit , je tournai les yeux du côté du Bois , & je la vis venir droit à nous dans une allée couverte. Nous aïant apperçeus, elle voulut se détourner , pour

éviter de nous parler , mais je courus après elle ; de sorte qu'elle fut obligée de s'arrêter & de m'attendre. Je vis une Fille assez maigre & fort sérieuse , toujours plongée dans les pensées qui l'occupent. Elle arrête ses yeux sur le premier objet qui se présente ; mais elle ne le voit pas , quoi qu'il semble qu'elle le considère avec grande attention. Elle regarde tout sans rien voir. Elle paroît assez recueillie , & ne trouve point de plus agreable entretien que ses pensées. Je sentis d'abord quelque sympathie pour elle ; Il me sembloit que son humeur ne s'accordoit pas mal avec la mienne , je voulus gagner son amitié , & je lui dis pour cela cent choses obligeantes , mais elle me répondit presque pas , & le peu de paroles que j'en tirois étoient dites fort mal à propos.

Je ne sçeus m'empêcher d'en rire sur tout de la dernière réponse qu'elle me fit, quand je lui parlois de la beauté de la solitude :

Car comme je parlois encor ,
Elle me répondit , mais tout à la traverse ,
Que le puissant Sophy de Perse
Feroit en peu de tems la guerre au grand Mogol.

Elle avoit avec elle le *Silence* qui l'aideroit à marcher ; il est tel que la peinture le presente , il faisoit quelques laides grimaces, & tenoit un doigt sur sa bouche. Comme je vis que je ne pouvois tirer raison de l'un ny de l'autre , je les quittai , & voulus entrer dans une allée pour y rêver comme les autres ; mais l'Inconnu me retint , disant qu'il ne falloit pas demeurer plus long-tems en ce lieu là , parce que *Réverie* est une des plus fâcheuses ennemies de la vertu , & peut-

être celle qui lui est la plus contraire. Je lui obeïs, nous sortîmes de ce Desert, & en passant il me fit prendre garde à une Grotte fort obscure & couverte de feüillages, qu'il me dit Être la demeure du *Silence*.

De Réverie nous allâmes à *Amusement*, qui est fort proche de là. C'est un des plus jolis lieux que j'aie vû dans nôtre voïage ; il est petit, mais fort agréable : Il est situé dans une grande Prairie, où l'on voit quantité de petits Ruisseaux & quelques Boccages ; toutes les Maisons y sont bien bâties & ont toutes sortes d'ornemens au dehors. On voit de grands Bassins, & des Jets d'eau dans toutes les Places ; & je puis dire que l'on trouve dans *Amusement* des curiositez que l'on ne voit que rarement peintes dans les plus belles Villes :

On voit tant de raretez ,
De differents objets & de varietez ,
Que l'humeur la plus triste y peut se satis-
faire ;
L'esprit le plus bigearre & le plus languis-
sant ,
Y trouve des Sujets capable de lui plaire ,
Et de quoi divertir le chagrin qu'il ressent.

Le Maître de ce Village est fort jeune ; il perd la plus grande partie de son tems à considerer la premiere chose qui se presente à ses yeux ; le moindre objet peut arrêter ses pensées. Je ne m'ennuiois point dans ce lieu - là , & j'avois en vie d'y passer le reste du jour , lors que mon Conducteur me dit qu'il falloit aller jusqu'à *Negligence* ; nous y arrivâmes d'assez bonne heure. C'est un lieu presque desert ; les Habitans y sont faineans , les Terres d'alentour y sont inutiles & steriles , & je fus surpris de ne trouver pas un Ar-

tisans en tout le Village ; on n'y travaille point , les maisons y sont mal bâties & négligées. En y arrivant nous vîmes tout le monde dans les rues sans aucune occupation. Je m'en étonnai , & mon Guide qui sçavoit parfaitement tout le Païs , me dit qu'on ne se gouvernoit pas à *Négligence* comme dans les autres lieux. On y passe le jour à dormir , & la nuit à joüer & à se divertir. Voici ce qu'il m'en apprit :

Lors que la Nuit sortant de ses cavernes sombres ,

Verse dans l'Univers le repos & les ombres ;
 Quand le Soleil se cache & que le jour s'enfuit ,
 Que par toute la terre on n'entend plus de
 bruit :

Que le silence regne , & que chacun sommeille ,
A Négligence on veille.

Lors que dans l'Orient le Soleil de retour ,
 Chasse l'obscurité pour faire place au jour ;
 Que l'esprit le plus lâche excitant son courage ,
 Pour n'être pas oïsis retourne à son ouvrage ;
 Qu'on s'occupe par tout avec plus grand effort ,
A Négligence on dort.

Lors que chez les Voisins tout demeure tranquille

Que l'on n'oseroit pas dire un mot inutile ,
Que la Loy du païs interdit l'entretien ,
Que tout est dans le calme , & qu'on n'entend
plus rien ,
Que dans les autres lieux on garde le Silence ,
On cause à *Negligeance*.

Je n'approuvai par les Maximes
de ce lieu là , & ce ne fut que
par contrainte que nous y passâ-
mes la nuit. En nous retirant la
Dame à qui étoit le Village vint
à nous & nous fûmes obligez de
lui faire civilité. *Negligeance* est
une personne qui n'a rien de beau ;
elle a la taille petite , son air est
désagréable, son action negligée,
& ses habits mal propres ; & pour
ne rien déguiser ,

Son air affoiblissant sa parole tremblante ,
Ses regards languissans , & sa demarche lente ;
Ses cheveux mal peignez , & ses yeux sans éclat ,
Me la firent paroître en si mauvais état ,
Que j'en eus du dégoût sitôt que je l'eus veüe ;
Elle qui le connut , se cacha de dépit :
Je ne regardai point le chemin qu'elle prit ,
Ni ce qu'elle étoit devenue ,

On nous mit coucher dans une chambre mal propre, où toutes choses étoient mal arrangées ; aussi dès que le jour parut, nous partîmes pour nous rendre ce jour-là à *Inconstance*. En allant nous passâmes par *Tiedeur* : c'est une maison si mal bâtie que je ne voulus pas y entrer, & la Maîtresse qui en porte le nom étant sortie par hazard, ne me donna pas plus d'envie de m'y arrêter. C'est une Fille fort laide ; mais qui fait pourtant la dédaigneuse ; vous diriez que tout est indigne d'elle ; rien ne la contente : elle fait la précieuse, & cependant c'est la plus désagréable personne du monde.

Pour vous dire en un mot ce que c'est que *Tiedeur*,

Deux vers vous en feront la peinture fidelle ;
Oronte, l'on ne peut jeter les yeux sur elle,
Sans qu'elle fasse mal au cœur.

Proche delà paroissoit un Bois , où il falloit passer ; après y avoir marché quelque tems , nous trouvâmes un endroit fort épais , que l'Inconnu me dit être le séjour de la *Jalousie*. On y voit en tout tems des broüillards , qui ne se dissipent point ; c'est ce qui est cause qu'on y découvre toujours les choses autres qu'elles ne sont, La *Jalousie* ne se montra point , soit qu'elle fut occupée ailleurs , ou qu'elle eut honte de paroître. Elle n'ose presque pas se faire voir ; elle fait ce qu'elle peut pour se déguiser , mais il est toujours aisé de la reconnoître. J'appris qu'elle ne se donnoit jamais de repos ; qu'elle passoit sa vie à se tourmenter , & que quand elle n'avoit pas de veritables sujets de s'inquieter , elle en cherchoit d'imaginaires. Je remarquai que sa maison étoit percée de tous

côtez , & qu'on voïoit aisément tout ce qui se faisoit au dehors. Autour de sa maison étoient quantité de petites Grottes, d'où je vis sortir en foule les *Soupçons* : Ce sont des Enfans mal-faisans, qui ont les yeux troubles & le visage fort pâle. La curiosité me prit de visiter plus particulièrement ce Desert, lors que mon Guide pour m'en empêcher me remontra qu'il étoit tard, & que ce n'étoit pas où il falloit passer la nuit, parce qu'on n'y dormoit point. Je le suivis , & en continuant nôtre chemin, je vis la *Jalousie* couchée sur l'herbe au pied d'un Arbre: Son visage maigre & défait me fit compassion, & sa veuë me confirma ce que j'en avois autrefois ouï dire.

Son Esprit inquiet est toujours plein d'ombrage,
Ses soupçons importuns deviennent ses Tyrans :
Ils font voir à ses yeux des Phantômes errans,

Et mille confuses Images,
Qui jettent dans son cœur des chagrins diffé-
rens.

Je ne m'amusai pas à l'entre-
nir ; car outre que les tristes pen-
sées qui l'occupoient ne lui au-
roient pas permis de me répon-
dre , il ne restoit de tems que ce
qu'il en falloit pour arriver à *In-*
constance. Nous quittâmes donc
le Bois, & en sortant nous entrâ-
mes dans un Pais de sable , qui
nous faisoit beaucoup de peine à
marcher. Après cela nôtre che-
min nous conduisit dans un Boc-
cage , où les Vents dominoient
incessamment ; les feuilles des
Arbres y sont dans une agita-
tion continuelle ; le tems y chan-
ge à tous momens ; Tout cela me
fit juger que nous n'étions pas
loin d'*Inconstance*. En effet , je
découvris fort près de nous un
Château bâti sur le sable , au

bord d'une Riviere assez rapide. Je tournois mes pas de ce côté-là lors que j'apperçûs la Maîtresse de ce Château, qui sortoit pour aller à la promenade. Je ne sçau-rois pas bien vous dire comment elle est faite, parce qu'à tous momens elle changed'air & de visage; elle n'arrête jamais en une place, ou si elle s'arrête quelque fois un instant, elle marche après si vîte, que ceux qui l'accompagnent ne sçauroient la suivre. Quand elle donne quelque ordre, on ne se hâte pas de l'ex-cuter, parce que d'ordinaire elle change d'avis. Sa Maison n'est pas achevée, on y travaille incessamment; mais on ne fait jamais rien qui lui plaise. Avec tout cela elle a quelque chose de fort agréable, & si elle avoit un peu moins de legereté, elle l'empor-teroit sur beaucoup d'autres.

Dans

Dans les traits du visage elle n'a rien de laid ,
Elle a même en son port quelque chose qui
plaît ;

Mais son air inconstant la rend desagréable :
Un peu de fermeté lui feroit beaucoup mieux ,
Et la rendroit bien plus aimable
Que cet éclat si vif qui brille dans ses yeux.

Celui qui l'aideroit à marcher
avoit assez bonne mine : il me fit
d'abord un visage assez doux ,
mais un moment après il prit un
air fort sérieux. Je demandai à
mon Guide qui il étoit , & il me
dit qu'il se nommoit *Changement* ?
Elle avoit aussi à sa suite une Fille
fort jolie , qui avoit dans les yeux
une vivacité extraordinaire, mais
on y voïoit beaucoup de legereté ;
car ils ne s'arrêtoient jamais
sur un même objet , Comme elle
me vit approcher , elle avança
quelques pas pour me parler ,
& puis elle se retira sans rien
dire. Elle tenoit des Tablettes
où elle écrivit quelques paroles ,

& en même tems les effaça ; & comme j'étois en peine de sçavoir son nom , j'appris qu'elle s'appelloit *Irresolution*.

Je ne m'arrêtai pas long-tems avec des personnes si volages , & je me retirai en un endroit du Bois fort épais , à dessein d'y passer la nuit ; car la Saison étoit belle & la Lune fort clair. Je me couchai sous un arbre & l'Inconnu à quelques pas de moi. Je commençois à m'endormir , lors que j'entendis une voix assez proche de nous , dont la douceur me charma l'oreille. En vérité je n'ai jamais rien ouï de plus agréable. C'étoit une Fille qui combattoit entre la Grace & la Nature , & qui exprimoit par la naïveté de ses paroles les divers sentimens qui naissoient dans son esprit. Voici ce qu'elle chantoit : Les Vers ne sont pas

bien réguliers , mais ils sont assez bons pour une Chanson. Je trouvais l'Air si joli, que j'ai tâché de me souvenir des paroles.

QUE la Vertu seroit à tous aimable !

Mais sa rigueur la rend desagréable :

Non , je ne puis taire sa dureté.

Dés qu'un esprit dessous sa loi s'engage ,

Elle fait voir sa grande austerité ,

Et son humeur devient toute sauvage.

Si par hazard elle montre du tendre ,

Ha ! croïez-moi qu'elle le sçait bien vendre ;

L'on vit captif se rangeant sous ses loix :

Pour accomplir ce qu'elle nous inspire ,

Il ne faut point de réponse ou de voix ,

Mais obeïr & souffrir le martyre.

Quoi donc ! toujours vivre dans la contrainte ?

J'aime bien mieux ne passer pas pour
Sainte ,

68 *Le voyage Mystérieux*

*Que de subir toujours tant de rigueur :
Si pour le moins elle vouloit permet-*
tre.

*Qu'on pût un peu se dilater le cœur ;
On pourroit bien à la fin s'y soumet-*
tre.

Mais que d'abord on se rende in-
sensible ,

Ha ; sans mentir je le trouve impos-
sible :

*Moderne un peu , Vertu , ta dureté ;
Change ta Loi tu paroîtras plus belle ;
On n'aime pas toujours tant de fiereté,
Et que te sert d'être donc si cruelle ?*

*Va , laisse-moi suivre mes destinées :
Je te promets mes dernières années.*

Pour nous gagner il faut de doux
appas ;

Tant de rigueurs que tu nous fais
paroître ,

Choquent un cœur qui ne se rendra
pas ,

Si des douceurs tu ne lui veux pro-
mettre.

de l'Isle de la vertu. 69

*On ne voit pas la gloire qu'on merite ,
Mais on voit bien la douceur que
l'on quitte ;*

*On n'est à toi , que quand on meurt à
soi :*

*Mais s'en est trop , la rigueur est
extrême ;*

Oùi , je renonce à cette dure Loi ;

*J'aime bien mieux ne vivre qu'à
moi-même.*

En achevant ces dernières paroles, elle se tût, soit pour se reposer, ou plutôt pour donner passage à ses soupirs & laisser couler ses larmes. Je vous avouë que la tendresse de ses paroles, jointe à la douceur de sa voix me touchèrent, & je compatissois sensiblement à la peine de cette Inconnuë lors que recommençant de chanter, elle me donna autant de joie par ces dernières paroles, qu'elle m'avoit inspiré de compassion par

75 *Le Voyage Mystérieux*
les premières. Voici ce qu'elle
chanta , en reprenant le discours
qu'elle avoit interrompu :

*Il faut pourtant se résoudre à te
suivre ;*

*C'est cette mort , qui nous doit faire
vivre :*

*Hé bien ! Vertu , l'on te satisfera :
Mon pauvre cœur à t'obéir s'apprête ;
Rien à présent ; rien dis-je , ne l'ar-
rête :*

Commande donc, & ce cœur te suivra.

*Mourons , mourons ; la Vertu
nous l'ordonne ,*

*Et meritons par là nôtre Couronne ;
Adieu , Plaisirs , je vous méprise
enfin ;*

*D'un autre ardeur je sens mon ame
éprise ,*

*Et sans quitter cette sainte entreprise ,
Je veux penser quelle sera ma fin.*

*Pour arrêter un cœur dans l'escla-
vage ,*

*Vous n'avez rien qui ne soit trop vo-
lage ;*

En un moment vous nous fuyez, Plaisirs,

Et vous mourez en commençant de naître ;

Que serviroit si peu de nous paroître ,
Vous ne pouvez contenter nos desirs ?

Que si d'abord vous flattez par
vos charmes ,

Bien-tôt après que vous causez d'a-
larmes !

C'est trop long-tems vivre sous vôtre
Loi :

N'esperez plus qu'après vous je sou-
pire ,

Où , si mon cœur renonce à vôtre
empire ,

C'est que mon cœur aime mieux être
à soi ,

La croix déplaît ; hé bien , je le
veut croire :

Mais tout est doux quand on aime
la gloire ;

Allons , allons , suivons l'ordre des
Cieux :

72 *Le Voyage Mystérieux*
Enfin mon cœur ne soiez plus rebelle ;
Du haut du Ciel une voix vous apelle ,
Et cette voix vient du Maître des
Dieux.

Ha ! s'en est fait , je ne suis plus
du monde :

A cette voix il faut que je réponde ,
Pleurez mes yeux , voyez quel est
mon sort :

Vous n'aurez plus de plaisir dans la
vie ;

Au changement le Ciel qui me convie ,
Me veut enfin disposer à la mort.

Les soupirs qui sortirent en foule de sa bouche après ces paroles, étoufferent sa voix. Je n'entendis plus rien, mais je fus ravi de ce que malgré ses repugnances elle suivoit enfin le parti de la Grace. Après cela je pris un peu de repos, & dès qu'il fut jour, l'Inconnu me fit sortir d'*Inconstance* ; car il s'aperçût que je commençois

mençois à participer aux qualitez du lieu où j'étois : Mon esprit pensoit déjà au changement ; je ne songeois plus que je devois aller voir la *Vertu* ; & pour vous dire la verité , cette demeure ne me déplaisoit pas.

Je m'y trouvois si bien qu'il me prenoit envie D'y passer doucement le reste de ma vie.

Nous sortâmes donc d'*Inconstance*, & après avoir marché environ trois heures dans un Pais le plus divertissant du monde, nous vîmes sur une éminence un Château fort magnifique , & j'appris que c'étoit le séjour des Graces. Elles se sont logées sur cette Montagne , pour être veuës de tous côtez ; parce que tout le monde a besoin de recourir à elles . Mon Guide me dit que le Palais de la *Vertu* étoit au dessous de cette *Eminence*, dans un Vallon couvert d'un Bois fort épais ; & qu'eile

avoit choisi ce lieu-là, parce qu'elle prend plaisir de se cacher. Je sentoïis à ces paroles une joie intérieure qui me transportoit ; & je marchois avec tant de précipitation, qu'il étoit aisé de remarquer l'impatience que j'avois d'arriver dans un lieu où je devois borner mon voïage. Nous trouvions dans le chemin toute sorte de gens qui avoient le même dessein que nous : mais ils se rebutoient de leur voïage ; parce disoient-ils , qu'il sembloit que le Palais de la *Vertu* s'éloignoit d'eux , & qu'on n'y pouvoit jamais arriver. Une personne entr'autres qui se reposoit sous un arbre , où il s'étoit couché sur l'herbe , me parlant assez haut comme je passois :

Arrête , me dit-il ; à quoi bon tant marcher ?
Tu ne trouveras pas ce que tu vas chercher.
Je sçai que la *Vertu* demeure dans cette Isle ;
Mais de la rencontrer il est trop difficile.
Depuis long-tems je cherche & ne la trouve pas ;

Et c'est ce qui me fait borner ici mes pas.
Ne te flate donc point d'une esperance vaine ;
Tu marcheras long-tems & tu perdras ta peine.
Cesse de donner tant de soins superflus ;
Arrêtons-nous tous deux & ne la cherchons plus.

Je regardai cet homme avec
beaucoup de mépris, sans m'arrê-
ter à ce qu'il me disoit, & je con-
nus à sa mine que c'étoit le *Dépit*.
J'entrai dans un petit Bois si épais,
qu'il étoit bien mal-aisé de bien
discerner les objets. Je vis pour-
tant quelques paroles gravées sur
les arbres ; & m'étant approché
pour les lire, je trouvai que c'é-
toit des satyres ; en même tems
j'entendis du bruit derrière moi,
& jettant les yeux de ce côté-là,
je vis une Fille assez mal vêtue,
qui couroit & parloit toute seule
en courant. Elle passa si vîte, que
je ne sçaurois vous dire comment
elle étoit faite. Je remarquai seu-
lement qu'elle avoit la bouche
grande & les yeux rudes, & jec-
tant la vûe sur moi : Gij

Celle que tu vas voir , me dit elle en passant ;
Est indigne de ta visite :

Mille gens à la voir , la trouve sans merite ;
Et comme elle na rien qui soit divertissant ,
Quand on la connoît , on la quitte.

Je connus par ces paroles que c'étoit la *Médifance*. Aussi je ne fis pas de reflection sur ce qu'elle disoit. Je poursuivis mon chemin ; & après avoir marché jusques au soir dans une plaine à l'ombre de quelques arbres , nous arrivâmes au pied de la montagne , où étoit le Château des *Graces*. J'en aperçûs quelques-unes qui étoient sorties , mais elles se retirerent d'abord qu'elles nous virent. Je courus après elles avec beaucoup d'ardeur ; car j'avois oüi dire que pour les gagner , il falloit de l'empressement , & que la moindre indifferance les rebutoit.

Les *Graces* sont des personnes bien faites , & fort agréables , mais elles sont fort retirées , & ne so

montrent que rarement; elles sont pleines d'esprit & si éclairées, qu'elles découvrent à leurs amis mille belle veritez que les Sçavans du monde ne penetrent pas; elles n'ont rien de grossier ni de terrestre; leur extraction est divine; elles conservent beaucoup d'amour pour le lieu de leur origine, c'est ce qui les rend un peu serieuses; elles connoissent ce qu'elles valent, & ne se montrent qu'aux gens qui les estiment; elles ont l'adresse de captiver la plus fine liberté sans la contraindre; elles lient leurs Captifs, mais ils aiment leur chaînes, & par un bonheur bien doux leur esclaves sont heureux; & les cœurs qui s'affranchissent de leur servitude, tombent dans un esclavage déplorable: Il s'en trouve même parmi elles de si parfaites, que personne n'a jamais encore résisté à leurs

attraits ; elles font autant de conquêtes qui leur plaît, & sur tout j'en vis une qui porte le nom de *Victorieuse*, parce qu'elle n'attaque jamais sans vaincre, & que les ames les plus rebelles flechissent avec plaisir sous le pouvoir de ses charmes.

Ces illustres Beutez, dont parlent les Histoires,
Qui rangeoit sous leur Loix les plus fameux
Vainqueurs,

Jamais par leurs appas n'ont touché tant de
cœurs,

Que cette seule *Grace* a gagné de Victoires ;

Et pour vous découvrir l'artifice innocent,

Dont elle use en secret, & d'un air ravissant,

C'est avec beaucoup de tendresse

Qu'elle porte ses coups au cœur ;

Elle l'attaque, elle le presse ;

Mais c'est avec tant de douceur,

Qu'au lieu d'accuser sa rigueur,

Il aime la main qui le blesse.

Je me souvins en la voiant de
lui avoir obéi plusieurs fois en
ma vie, & d'avoir toujours eu
beaucoup de respect pour elle ;
aussi me fit-elle un visage assez

riant, & même elle s'offrit de me conduire à la *Vertu*, après qu'elle n'auroit fait voir les curiositez de sa Maison ; car c'est elle proprement qui en est la Maîtresse, quoique toutes ses Sœurs y logent avec elle. J'en vis une à qui une infinité de personnes de toutes conditions faisoient la cour ; mais dans cette foule je voïois aussi quantité de gens qui se retiroient d'elle avec beaucoup de dédain. Elle tâchoit de les retenir par mille promesses ; mais voïant qu'elle ne gagnoit rien, elle les abandonnoit à leur desir, & ne se mettoit plus en peine de leur conduite. J'appris que c'étoit cette *Grace* qui persuade à ses Favoris de sortir du monde pour entrer dans la solitude, & qu'on l'appelloit la *Grace de Vocation*. Elle exhortoit à la constance ceux qui s'attachent à sa suite, & leur promettoit de

grandes felicitéz ; mais ses promesses n'empêchoient pas qu'une partie de ceux qui d'abord avoient témoigné grand empressement, ne quittassent ses intérêts pour prendre un autre parti. Il y en avoit même qui après une fidélité de plusieurs années devenoient inconstant : je déplorais leur malheur, & je compatissois tendrement à leur fortune. Que de travaux perdus, disois-je, que de peines inutiles faute d'un peu de fermeté !

Mille gens animez d'un généreux transport

Témoigne d'abord du courage ;

Mais il font dans la suite un malheureux naufrage,

Assez proche du Port.

J'en vis un autre plus heureuse que celle-ci dans ses conquêtes : au lieu de s'éloigner d'elle ; on y couroit avec ardeur ; elle distribuoit à tous des Couronnes,

qui à la verité n'étoient pas également riches ; mais elles étoient assez belles pour contenter leur ambition ; chacun étoit satisfait de sa recompense , & n'envioit point celle des autres. Elle disoit ces paroles en les couronnant.

Venez Cœurs genereux recevoir la Couronne ,
Vous l'avez meritée , & le Ciel vous la donne ;
Il veut que vous soyez enfin recompensez ;
Oubliez les tourmens , les perils , les alarmes :

Jouissez de la Paix , mais essuiez vos Parmes ;
Vos travaux sont passez.

Vous voïez bien que c'étoit la *Grace de la Perseverance*. Son air m'en donna d'abord des conjectures ; car elle a la mine grande & serieuse ; on ne voit rien en son visage qui ne marque une fermeté & une constance admirable. Je regardois ces Couronnes avec plaisir ; je sentoís naître dans mon cœur une extrême

passion d'en mériter une, lors que la *Grace Victorieuse* me fit entrer dans une grande Salle, où je vis une infinité de Tableaux qui representoient ces illustres Penitens qu'elle avoit convertis. J'admirois ses grandes Conquêtes, lors qu'elle me fit passer dans un Cabinet orné de quantité d'Emblèmes, qui exprimoient assez naïvement les effets de la *Grace*. Je ne me souviens pas de toutes, mais en voici quelques-unes qui me sont demeurées dans la mémoire : Je me contenterai de rapporter le corps de l'Emblème & les paroles ; vous en ferez vous-même l'application.

La première avoit un Soleil dans son Midy, avec ces paroles, *Lustrat & accendit* : Il éclaire & il échauffe. Dans une autre paroissoit une Brebis, à qui on monroit une Rameau de feuillage,

avec ces paroles, *Tracta quidem, sed sponte tamen* ; Il est vrai qu'on l'attire, mais c'est sans contrainte.

Une autre avoit un Jet d'eau, qui tomboit dans un Bassin, & de-là se répandoit dans une Prairie : Les paroles étoient, *Mundat & aspergit* : Elle nettoie & arrouse. Dans une autre étoit un Soleil naissant, avec ces paroles, *Is tenebras nascendo fugat* : Si-tôt qu'il paroît, il dissipe les tenebres. Un autre étoit composée d'un grand feu, d'où sortois des Meteaux fondus : Les paroles disoient, *Durissima mollit* : Il amollit les choses les plus dures.

Dans un autre paroissoit une Hermine couchée sur des fleurs, avec ces paroles, *Sordida quæque fugit* : Elle fuit toute sorte de souillure. Je ne me souviens pas des autres ; mais en voilà assez pour vous faire juger que je pris beaucoup

de plaisir dans ce Cabinet. De là elle me mena dans une grande Galerie toute garnie de Tableaux ; où l'on avoit peint ces fameux Penitens que la Grace avoit dérobé à la Volupté. Je vis un David humilié , avec ces paroles ; *Vincit quoque Gratia Reges* : La Grace triomphe des Rois comme des autres hommes.

Je vis un S. Paul terrassé, & pour marquer sa défaite, on voit écrit ces mots , *Non armis , sed voce repressus* : C'est une voix qui la vaincu , & non pas les armes. Je considèrai S. Augustin que l'on avoit représenté dans un jardin , où il se convertit après tant de résistance : Les paroles disoient , *Post tot certamina victus* : Après tant de combats il est enfin vaincu. Je regardai avec plaisir sainte Madeleine dans son Desert : Elle jettoit des yeux languissans sur un

Crucifix, qu'elle tenoit à la main, avec ces paroles, *Gravis est absentia amanti*; L'absence est fâcheuse quand on aime.

On voïoit dans un autre Tableau sainte Pelagie avec un visage tout mouillé de pleurs : Les paroles disoient, *Lacrymis oculi sua crimina delent*. Ses yeux effacent par leur larmes, les crimes qu'ils ont commis par leurs traits.

J'attachai aussi ma vûë sur sainte Marie d'Egypte, que l'on avoit représentée telle qu'elle étoit à la fin de sa penitence. Je lus ces paroles, *Nunquam pulchrior aspectu*; Jamais elle ne parût si belle. Je considérois ces peintures avec grande attention, quand on m'obligea de sortir pour passer dans un Pais couvert qui menoit au Palais de la Vertu. En approchant, nous laissâmes à

côté un grand Bâtiment qui paroïssoit magnifique , mais qui n'étoit pas achevé ; je demandai à qui il étoit , & je scûs de nôtre Conductrice qu'il appartenoit à trois Sœurs , qui font une guerre continuelle à la *Vertu* ; Elles se nomment *Ambition* , *Vanité* & *Presumption* : Il y a long-tems qu'elles ont entrepris de bâtir leur Maison , mais elle ne sera jamais achevée , parce que pas une des trois n'a assez de prudence pour conduire un dessein ; la *Presumption* en a jetté les fondemens , mais ne prévoïant pas qu'elle entreprenoit au-dessus de ses forces , elle abandonna tout avant que les fondemens fussent hors de terre ; la *Vanité* se promettoit de continuer ; & en effet , elle a élevé tout ce qui paroît ; mais tout est irrégulier , elle ne s'attache qu'aux ornemens

extérieurs , & pourvû que les dehors en soient beau , elle ne glige le reste ; l'*Ambition* qui ne conçoit que des grands desseins , parle toujours d'abattre ce qui est fait pour recommencer un plus superbe ouvrage ; ainsi cette Maison ne fera jamais dans sa perfection. Tout proche de-là dans un lieu sombre & caché , paroissoit une Maison basse & sans ornement , que l'on me dit appartenir à l'*Humilité*. Ma Conductrice qui vouloit m'instruire de tout , m'apprit que la Maîtresse de ce petit logis résistoit toute seule à ses trois ennemies , quoi qu'elle n'eût aucune suite. Elle a déjà , nous dit-elle , remporté mille victoires sur elles ; & elle a jeté une telle terreur dans leur esprit , qu'elle n'a qu'à se montrer pour les vaincre,

Ainsi jamais la *Vanité* ,
Qui se vante d'être guerrière ,
Avec sa mine grave & fiere
N'a sçû vaincre l'*Humilité*.

En continuant nôtre chemin nous entrâmes dans une grande Allée bordées d'arbres, qui menoit au Palais de la *Vertu*. En approchant je sentoís croître ma joie, & nous étions fort proche de la Maison, quand je vis venir à nous une grande Femme, qui de loin paroíssoit assez belle, mais qui de prés étoit fort laide; je connus d'abord qu'elle se contraignoit dans son port, & qu'elle affectoit un air qui ne lui étoit pas naturel; la *Grace* qui nous conduisoit, se cacha pour lui laisser la liberté d'approcher; car, dit-elle, si elle m'aperçoit, elle prendra la fuite. Cette Femme s'en vint donc droit à nous; j'attachai mes yeux sur elle avec assez

assez d'attention, & en même-
tems, comme si elle eût eu peine
à soutenir ma veüe, je remarquai
du trouble dans son visage, j'en
devinai bien - tôt la cause; car
c'étoit une vieille laide, qui vou-
lant encore faire l'agreable, s'é-
toit fardée pour paroître ce qu'elle
n'étoit pas; en un mot c'étoit
l'*Hipocrisie*. Elle n'en paroissoit
pas moins ridicule, & elle s'aper-
çut par un souris que je fis, que
je commençois à me moquer d'elle;
au lieu d'en avoir de la confu-
sion, elle rassura son visage, & me
regardant d'un air assez fier, tu
penses, me dit-elle, me faire un
affront en me méprisant; mais
sçache que je trouve assez de gens
qui m'estiment, & si je ne puis
me faire considerer de tout le
monde, je gagnerai pour le moins
assez d'autorité sur les esprits foi-
bles, tu m'as reconnuë toute dé-

guisée que je suis, mais il se trouve assez de monde qui me prend pour la *Vertu*, dont je ne suis qu'une laide figure; je tâche d'imiter les Actions & son Visage; mais à la vérité je n'y réüssis gueres bien; car les esprits éclairés découvrent d'abord mes grimaces; la *Vertu* a des charmes que je n'ai pas. Tout ce que je puis faire, pour attirer un peu d'estime, c'est d'imiter son extérieur; mais je ne me présente pas devant elle, car il y a une si grande différence entre nous, que je paroïs horrible en sa présence. Je marche incessamment autour de son Palais, j'en garde les dehors, mais je n'y entre jamais.

Nous ne pouvons loger ni compatir ensemble;
Ceux qui n'ont pourtant pas les yeux si pénétrans,

Jureroient que je lui ressemble;
Mais les plus éclairés découvrent, ce me semble,

D'abord entr'elle & moi des traits bien différens.

Elle disparut après ces paroles, & nous trouvâmes une autre Allée qui nous conduisoit enfin au lieu que j'avois tant d'envie de voir. Il est en vérité le plus charmant du monde ; la Situation en est belle ; l'Air y est pur ; & la Campagne d'alentour toute riante ; on y void quantité de Boccages & de Cabinets de verdure, où les contemplatifs vont se délasser de leurs occupations sérieuses : Les dehors de cette Maison sont magnifiques ; on void quantité de grandes Colonnes de marbre, posées en égale distance ; entre lesquelles paroissoient les *Vertus*, dont chacun tient sous ses pieds le vice qui lui est opposé dans ses chaînes. Mais pourquoi m'amuserois-je à vous parler de ces ornemens extérieurs ? C'est assez que je vous dise que ce Palais est indigne de la *Vertu* ;

& que je le considérois avec un extrême plaisir ; lorsque jettant les yeux sur la porte , je lus ces paroles au-dessus : *Nec vidiſſe ſat eſt* , Il ne ſuffit pas de les voir.

Sans doute, dis-je, il y a quelque chose de bien agréable au dedans , puisque les dehors en ſont ſi ſuperbes , & ſans attendre plus long-tems j'entrai avec emprefſement , & je me ſentis tout d'un coup pénétré d'une joie intérieure , qui me fit oublier toute la peine que j'avois eue dans mon voyage. L'Inconnu qui ne m'avoit point quitté depuis nôtre entrée dans l'île , ne peut auſſi contenir les transports qui le faiſirent , ni ſ'empêcher de prononcer aſſez haut ces paroles.

[heurs ,

Mon cœur ne penſes plus gémir de nos maux ,
Et vous auſſi mes yeux ne verſez plus de larmes ;

Un séjour si rempli de charmes ,
A pû dans un moment effacer mes douleurs.
Si je ne suis heureux , je commence à con-
noître

Que je suis en état de l'être.

Nous passâmes dans une grande Sale, ou je fus surpris de voir des Gens de toutes les Nations du monde ; car il faut que vous sçachiez, Oronte que l'on aborde dans ce Palais de toutes les parties de la terre. Il se trouve par tout de veritables Devots , mais le nombre n'en est pas bien grand ; c'est pourquoi ce Palais, tout petit qu'il est, est assez spacieux pour contenir toutes les personnes qui y veulent demeurer : Je jettai d'abord les yeux sur la Vertu qui étoit dans son Trône ; mais à même-tems son éclat m'ébloüit, & je vous avoüe que je n'ôlai plus porter mes regards sur elle ; le respect tint toujours ma veüe attachée à la terre ; sans

mentir, je n'ai jamais rien veu de si beau : c'est une Princesse si aimable, qu'elle inspire de l'amour à tous ceux qui la voient, & si vous l'aviez veüe vous même, je suis assuré que vous auriez de la veneration pour elle.

Si-tôt que je la vis, mon cœur devint sensible,
Ses regards sçurent m'enflâmer,
Et je m'apperçeus bien qu'il étoit impossible,
De la connoître sans l'aimer.

Son Air majestueux donne du respect à tout le monde, & on remarque en sa personne je ne sçai quoi de Grand & de Noble, qui surprend merveilleusement ceux qui en approchent. Je sentoís continuellement redoubler ma joie, & n'ôfant pas paroître, je disois tous bas :

[battu :

Mon cœur soiez honteux d'avoir tant com-
Vous ne sçauriez plus vous défendre ;
C'est à ce coup qu'il vous faut rendre
Aux doux appas de la *Vérité*.

Pourquoi m'en défendre, dis-
fois-je ensuite, je trouve mon
bon-heur dans cet engagement ;
elle a des attraits pour moi, je
veux avoir de la soumission pour
elle.

C'est une agréable Princesse,
Qui veut être aimée à son tour ;
Elle a pour moi de la tendresse,
J'aurai pour elle de l'amour.

Elle m'avoit tellement char-
mé, que je ne sentoís plus aucun
attachement pour les choses du
monde, & je me dispoís à lui
faire des protestations d'une éter-
nelle fidélité, l'ors que l'Inconnu
me prévint, & tout ravi de se
voir une seconde fois dans un
lieu d'où il avoit tant de regret
d'être sorti quelques années au-
paravant, il regarda la *Vertu* avec
un visage plein de respect & de
confusion ;

Et sans attendre davantage ,
Se mettant d'abord à genoux ;
D'un ton aussi triste que doux ,
Il lui tint ce tendre langage :

Puisque le Ciel m'a fait aborder ce Palais ;
Où regnent le Repos , l'Innocence & la Paix ;
Et qu'après avoir pris tant de peine inutile ,
Sans pouvoir retrouver la chemin de cette Isle ,
Le destin a voulu , quand je n'y pensois pas :
Pour finir mes langueurs conduire ici mes pas ;
Je vais vous raconter le sujet qui m'amène ,
Et vous dire mes maux pour soulager ma peine.
Depuis long-tems je souffre un tourment sans
égat ,

Et je ne connois pas la cause de mon mal.
Si je vais me cacher dans une Solitude ,
J'y porte la noirceur de mon inquiétude.
Si pour me soulager je cherche à d'scourir ,
J'augmente ma douleur au lieu de la guérir.
Je sens parmi ma joie une tristesse étrange ,
Je ne goûte jamais de plaisir sans mélange ,
Un sensible chagrin qui me suit en tous lieux ,
Quand je me divertis, se fait voir dans mes yeux.
Je crois à tous momens que j'apperois une
ombre ;

Il se presente à moi je ne sçai quoi de sombre ,
Dont la triste noirceur redouble mes ennuis ,
Et par-là vous voiez en quel état je suis.
Dans ce profond chagrin , j'aborde dans votre
Isle ,

Vous pouvez m'assister , le secours est facile ;
Remettez mon esprit dans un état plus doux ,
Je cherche le repos & je l'attends de vous ;

Ou

Ou si je ne puis pas obtenir cette grace ,
Dites moi pour le moins ce qu'il faut que je
fasse

Dois-je encore soupirer ? Dois-je verser des
pleurs ?

Ne verrai-je jamais la fin de mes malheurs ?
Faut-il à m'affliger que mon dessein s'obstine ?
Dois-je passer la vie ainsi triste & chagrine ?
Mon ame ne peut plus soutenir ma langueur ;
Il est tems que mon sort modere sa rigueur ,
Et que de mes ennuis enfin il me délivre ;
Je veux vivre content , ou je ne veux plus vivre .

Elle ne fut pas long-tems sans
lui répondre , & sans lui décou-
vrir la source de son mal.

Il n'avoit pas encore cessé de lui parler ,
Quand sa charmante voix se fit ouïr en l'air :
De cette aimable voix la douceur n'ompareille ,
Penetra dans mon cœur en frappant mon oreille ;
Comme j'en fus surpris , il en fut interdit ,
Et voici ce qu'elle lui dit :

Thyrsis , tu connois bien dans l'ennui qui t'ac-
cable ,

Que ton cœur est coupable ;
Si de mille chagrins tu te sens agité ,
Tu l'as bien merité

N'accuses point le sort de sa rigueur extrême ,
N'accuses que toi même.

Si tu m'avois aimée un peu plus constamment ,
Tu serois sans tourment

Si tu veux éviter cette noirceur cruelle ,

Devient-moi plus fidelle ;
 Et pour t'instruire enfin en peu de mots ,
 Aime moi , sui mes loix , tu vivras en repos.

Je ne sçaurois vous exprimer
 l'étonnement qui saisit ce pauvre
 inconnu. Après ce discours il fut
 quelque tems sans pouvoir dire
 un seul mot ; à la fin , jettant un
 grand soupir , il repondit en ces
 termes :

Helas ! que ce discours n'est que trop veritable !
 Je serois plus content , si j'étois moins coupa-
 ble :

En m'éloignant de vous pour suivre mes desirs ;
 Que je pouvois bien dire adieu tous mes plai-
 sirs !

Oùi , satisfactions trompeuses & legeres ,
 Flatteux amusemens ; vanités passageres ;
 C'est inutilement qu'après vous j'ay couru ;
 Quand je vous poursuivois vous avez disparu ;
 Et je sens aujourd'hui par un sort déplorable ,
 Par une douceur vaine un tourment veritable ,
 Plaisirs qui ne laissez qu'un souvenir confus ,
 Helas ! répondez-moi qu'êtes vous devenus ?
 Agréables douceurs , mais trop tôt effacées ,
 Dites-moi pourquoi c'est que vous êtes passées.
 Il ne me reste rien de vos foibles attraits ,
 Que des confusions & des fâcheux regrets.
 Si vous fûtes jadis capables de me plaire ,

Vous êtes aujourd'hui l'objet de ma colere ;
Et si jusques ici par un fatal abus ,
Je vous ai recherché , je ne vous cherche
plus.

Vous avez, il est vrai , je ne sçai quoi d'aimable ,
Mais aussi vous avez une suite effroïable ;
Et d'abord qu'un esprit se rend à vos appas ,
Il sent mille chagrins qui ne le quittent pas ,
Pour vous chere Princesse , il n'en est pas de
même ,

On est jamais heureux , sinon quand on vous
aime ;

Et de quelque malheur dont on soit combattu ,
On trouve du repos dans la seule *Vertu* .

Que l'Univers perisse , & que tout se confonde ,
Que le Ciel se prepare à détruire le monde ;
Dans ce terrible état où tout feroit horreur ,
Le front de la *Vertu* paroîtroit sans fraïeur .

De la Terre & du Ciel elle est trop dans l'est-
time ,

Pour craindre ces tourmens , dont on punit le
crime ;

Et dans ce jour fatal où chacun tremblera ,
Où le plus innocent de peur se troublera ,
Lors que les Elen ens par un confus mélange ,
Jetteront l'Univers dans un chaos étrange ;

Que du Ciel irrité le funeste courroux ,
A tous les criminel fera sentir les coups ;
Quand les feux penetrans , & les flâmes errantes
Répandront en tous lieux leurs ardeurs devo-
rantes ;

Enfin , lors que du Ciel les decrets solennels
Puniront nos forfaits par des feux éternels :

Que tout se troubleira sur la terre & sur l'onde ,

100 *Le voyage Mystérieux*

Qu'on entendra gémir tous les peuples du monde ;

Au dernier jugement, quand les âmes des morts,
Iront dans les tombeaux se rejoindre à leurs corps ;

Lors, dis-je, la *Vertu*, loin de craindre son Juge,
A l'ombre de ses bras cherchera son refuge.

Elle se moquera de ces foibles esprits,
Qui pour elle aujourd'hui témoignent du mépris ;

Le crime gemira pour lors dans le supplice ,

La *Vertu* regnera sur le débris du vice ;

Le monde admirera l'éclat de son bonheur ;

Voïant qu'après l'opprobre elle reçoit l'honneur.

Que l'on seroit heureux si l'on pouvoit comprendre

Ces grandes vérités qu'on ne veut pas entendre !

La Foi nous les enseigne , on les croit ; mais
hélas !

Si l'esprit y consent , le cœur n'y consent pas.

La volupté l'entraîne , & l'âme la plus forte

S'abandonne au torrent du plaisir qui l'emporte ;

Lors nos raisonnemens deviennent superflus ,

La *Grace* a beau parler , on ne l'écoute plus ;

Et dans ce triste état , si digne de nos larmes ,

On deteste le crime , on en aime les charmes.

Pour moi plutôt du Ciel je sente le courroux ,

Que de penser jamais à m'éloigner de vous.

Oüy , charmante *Vertu* , c'est vous que je veux
suivre :

En cessant d'être à vous , je veux cesser de vivre ;

Croïez donc aujourd'hui le serment que je fais ,

De garder vôtre Loi sans y manquer jamais.

Après ces paroles, il garda un profond silence, & quelques larmes qui coulerent de ses yeux, m'apprirent qu'il prenoit une ferme resolution de reparer par sa fidelité ses fragilités passées. Je formois aussi le même dessein, & j'avois envie de lui en faire des déclarations, lors que ma Conductrice m'en empêcha, disant que mes intentions étoient assez connues à la *Vertu*, que mes paroles ne lui apprendroient que ce qu'elle voïoit dans mon cœur : mais que je devois demeurer ferme dans la resolution que je prenois de lui être fidelle le reste de ma vie. Je lui en donnai encore de nouvelles assurances ; & en verité il m'auroit été mal-aisé de ne le pas faire : car j'étois rempli d'une douceur interieure, & si grande ; & ma volonté étoit tellement changée, que je me se-

rois estimé heureux de demeurer éternellement dans le lieu où j'étois. Ma joie redoubloit encore par la douceur d'une Harmonie que j'entendois dans un appartement qui joignoit celui où nous étions. Je priai la *Grace* de m'y mener, & de me dire d'où venoit cette Musique. Elle se fait dans le Temple de la *Gloire*, me dit-elle; ce sera là où tu posséderas les dernières felicités, si tu passes tes jours auprès de la *Vertu*: On ne va à la *Gloire* que par elle, c'est pourquoi on passe nécessairement dans le Palais de la *Vertu* pour entrer dans celui de la *Gloire*: Mais ajouta-t-elle, il y a une fâcheuse démarche à faire devant que d'y entrer; tu le connoîtras, si tu veux approcher de la porte: En disant cela, elle me fit avancer quelque pas, & je vis à l'entrée une figure hor-

rible qui me fit une peur épouvantable : Cette figure étoit toute décharnée, il ne lui restoit que les os ; elle tenoit une horloge de sable à la main, & me tendoit les bras pour m'inviter d'aller à elle ; en un mot c'étoit la Mort.

Je vis ce monstre sur la porte ,
 Qui me fit une horrible peur ;
 Sa mine sur mon front fit naître la pâleur ;
 Et jetta dans mon cœur une terreur si forte ,
 Que lui tournant le dos , je me mis à courir ,
 Tant j'appréhendois de mourir.

La *Grace* m'arrêta , en souf-
 riant , & me reprochant ma lâ-
 cheté ; Quoi ! dit-elle , ne sça-
 vez - vous pas encore qu'il faut
 mourir pour être heureux ; que
 Dieu a prononcé cet arrêt fatal
 à tous les hommes , & qu'il faut
 mourir une fois pour vivre tou-
 jours. Ton corps deviendra com-
 me cette figure , qui s'est mon-
 trée à tes yeux ; mais console-
 toi : Quand il sera réduit en cen-

dres , la même Puissance qui t'a donné l'être , composera de ta poussiere un corps plus beau & plus parfait que le premier : Mais ce ne sera qu'après que tu auras souffert la corruption de la mort, & la pourriture du sepulchre. Si tu ne sçais pas cette verité , où est le profit de tant d'instructions que tu as reçûës ? & si tu le sçais , comme je n'en doute pas , où est la soumission que tu dois aux ordres d'une Puissance souveraine , qui a ainsi ordonné du destin des Créatures , & dont les decrets ne peuvent jamais être injustes ?

Helas lui-dis-je , d'une voix effraïée , je suis assez persuadé de ce que vous dites , je sçai que je ne suis né que pour mourir : Je sçai même que la mort est avantageuse , puisqu'elle nous garanti des miseres qui sont inseparables de cette vie , & que la chose

du monde la plus douce c'est d'être Mort; comme la plus horrible c'est de mourir: Mais toutes ces connoissances n'effacent pas ma crainte. Comme Créature, on craint sa destruction; comme Chrétien, on apprehende les Jugemens de Dieu, & tout cela fait qu'on n'envisage point la mort sans fraïeur; mais il est vrai aussi que le veritable moïen de la moins apprehender, c'est de s'y preparer: On ne sçauroit mieux emploïer les momens de cette vie, qu'en songeant qu'on la doit perdre. Il faut nous regarder sur la terre comme les Voïageurs, qui ne sont jamais fermes. Nous n'avons point d'autre heritage que le Ciel; mais pour y entrer il faut mourir, puisque nos parens ont introduit la Mort dans le monde. Ce n'est pas que cette conduite ne paroisse rigoureuse,

& s'il étoit permis de se plaindre, on trouveroit quelque apparence de cruauté dans le châtiement que nous endurons pour la faute du premier Homme ; mais il nous suffit de sçavoir que Dieu ordonne une chose pour être convaincus qu'elle est juste. Il nous a condamnés à la mort, il n'en faut point murmurer ; Il ne sçauroit nous témoigner plus d'amour qu'en nous promettant une vie plus heureuse que celle qu'il nous ôte : Tout homme doit mourir une fois, voilà nôtre destin.

C'est le Ciel qui l'ordonne, on n'y peut résister ;
Quand la Mort se présente, il la faut accepter.

Adam devint rebelle, & Dieu dans sa colère,
Veut punir les enfans pour le crime du pere ;
Et pour sentir l'effet d'un arrêt solennel,
Il nous suffit d'avoir un pere criminel.

Lors que nôtre raison pénètre les matières,
Et qu'elle prend conseil de ses propres lumières,
Elle a peine à se taire, & murmure en secret,
De voir tous les humains soumis à ce decret.

Mais revenant d'abord de l'erreur qui l'emporte,
Elle s'assujettit sous une Loi plus forte ;
Et sans plus écouter ses premiers sentimens,
Elle trouve Dieu juste en tous ses jugemens.

La *Grace* étoit ravie de m'entendre parler si raisonnablement de la *Mort* ; vous avez de beaux sentimens , me dit-elle , ne les laissez jamais éteindre. Ces lumieres ne vous rendront pas plus heureux , si vous ne les suivez. Il faut mourir , vous en êtes convaincu , mais vous ne sçavez pas quand vous mourrez , vous ne connoissez point le nombre de vos années ; Dieu a marqué votre heure dernière , & lorsque cette heure viendra , il faudra quitter la terre : Cependant il vous donne du tems pour meriter , employez-le selon les desseins de la Providence , votre occupation est sainte , & c'est par cette emploi que vous devez établir votre predestination : Car la Sainteté ne consiste pas à faire ce que nous voulons , mais à faire ce que Dieu veut. Retournez donc où il vous

appelle , sans vous arrêter plus long-tems dans ce Palais ; si vous avez une veritable inclination pour la *Vertu* , elle ne vous quittera pas , quoi que vous sortiez de son Isle ; elle n'est pas tellement bornée dans son Desert , qu'elle ne suive par tout ceux qui l'aiment , & moi qui travaille incessamment à lui attirer des cœurs , je vous promets de ne vous point abandonner , pourveu que vous n'aïez pas de mépris pour mes prévenances ; & à la fin de vôtre vie je vous rendrai si douce cette mort , qui vous paroît maintenant si horrible , que vous la regarderez comme la source de vôtre bon-heur , & la fin de vos miseres.

Après ces paroles elle se retira ; je la suivis , & devant que de sortir de la Sale , je jettai les yeux sur quelques Tableaux où l'on

avoient peint les *Vertus* de la même manière qu'on les représente dans nos Eglises.

La Foi y étoit peinte avec un bandeau sur les yeux , & un flambeau à la main , avec ces paroles, *Celesti lumine ducta* ; Elle se conduit par une lumière Celeste.

L'Esperance levoit les mains au Ciel , & témoignoit par cette posture qu'elle en attendoit tout son bonheur ; les paroles disoient, *Nihil habet in terris , Cælo sua præmia quarit* : Elle ne veut rien de la terre , elle attend tout du Ciel.

La Charité tenoit en ses mains un cœur embrasé , avec ces mots, *Talibus increfcit flammis* ; C'est par ces feux qu'elle subsiste.

La Penitence y paroissoit revêtue d'un Cilice ; son visage étoit plein de larmes ; les paroles disoient, *æterna parat sibi gaudia luctu* ; C'est par les larmes qu'elle

se prepare des joies éternelles.

Je vis dans un autre Tableau la Religion , qui brûloit de l'encens devant une Autel , avec ces mots : *Cumulat sacris altaria donis* ; C'est ainsi qu'elle révere nos Temples & nos Autels.

La Pureté paroissoit toute revêtuë de blanc , avec une Couronne de fleurs sur la tête ; & je lus ces paroles : *Cælo gratissima virtus* : C'est ici la *Vertu* la plus agréable à Dieu.

Au milieu de tous ces Tableaux il y en avoit un plus grand que les autres , où paroissoit la *Vertu* tenant une Palme à la main , & une Couronne dans l'autre , avec ces paroles , *Superat tandem omnia Virtus* : La *Vertu* surmonte enfin toutes choses.

Il y avoit encore beaucoup d'autres Tableaux que je n'eus pas le tems de considérer ; mais portant

ma vûë sur le Platfonds , je vis d'assez jolies Emblèmes , & qui ont beaucoup de rapport avec la Vertu.

Dans le premier étoit un Diamant dans une nuit obscure, avec ces paroles : *In tenebris mittit radios* ; C'est dans l'obscurité qu'il jette plus de lumieres.

La seconde n'étoit qu'un Chemin semé de Croix avec ces mots, *Hâc itur ad Astra* ; C'est par ce chemin que l'on va au Ciel.

La troisiéme étoit composée d'un Champ semé de blé : La devise disoit , *Post semina messis* ; Il faut semer pour receucillir.

La quatriéme avoit pour corps un Ange, qui d'une main presentoit une Couronne d'épines à une Ame, & de l'autre lui montrait le Ciel : La devise étoit , *Manet altera Cælo* ; L'autre vous attend dans le Ciel.

La cinquième avoit une Palme battuë des vents : Les paroles disoient , *Factari nata est , sed nescia vinci* ; Elle est souvent agité, mais elle n'est jamais vaincuë.

Je ne me souviens pas des autres que je ne regardai que fort legerement , parce que la *Grace* me pressoit de sortir. Je voulois voir auparavant les autres Apparemens de ce Palais ; mais elle s'y opposa , disant que les *Vertus* qui y habitoient , ne vouloient pas être vûës , parce qu'en se montrant ; elles perdoient une partie de leur merite. Suivez-moi seulement, me dit-elle, & je vous montrerai ce qu'il est necessaire que vous voïez. Nous entrâmes dans une Galerie garnie de Tableaux où étoient représentés ces insignes Reprouvez , dont on parle depuis tant de siècles : c'est ici , dit-il , la Galerie de ces illustres

Illustres Malheureux, dont vous avez tant ouï parler ; leurs chûtes sont effroiâbles, mais ils ne sont tombéz dans cette abîme que pour avoir méprisé la *Vertu*. C'est pourquoi je ne les plains pas dans leurs disgraces ; il les auroient évitées, s'ils avoient voulu suivre mes conseils, & profiter de mes lumieres.

Il est vrai, lui dis-je, mais cela n'empêche pas que je ne sois touché de leurs malheurs ; & comme elle vid que je m'attendrissois, elle m'emmena, & me fit passer dans une Campagne la plus agréable du monde. On y voïoit des gens de toutes conditions qui se divertissoient : Ce n'étoient que jeux & réjouissances ; & ma Conductrice qui s'apperçût que je commençois de me plaire en ce lieu-là, avançons dit-elle, car je prevois que vous pourriez vous

amuser ici , comme beaucoup d'autres ; c'est le lieu qui se présente d'abord à ceux qui quittent la *Virtu* , & je ne m'étonne pas qu'ils en soient charmez ; car il n'est pas désagréable , mais ils changent bien tôt de face après ces divertissemens.

Je fis ce qu'elle me disoit , je me retirai , & après avoir marché assez long-tems , nous trouvâmes un Bois de Cyprés , si épais & si obscur que tout y faisoit horreur. C'est ici , me dit la Grace, le *Bois du Regret* ; c'est ici où l'on vient en sortant du lieu que nous venons de laisser ; c'est ici où l'on déplore le tems que l'on y a perdu. En effet , je voïois la quantité de visages noirs & dégoûtans qui se présentoient à moi ; je faisois ce que je pouvois pour ne les pas voir , mais il y en avoit tant qu'il étoit impossible de les éviter. J'appris

que c'étoient les ennuïs ; je commençois aussi de m'y ennuyer, & j'en voulois sortir, l'ors qu'une voix qui chantoit m'obligea de m'arrêter : les paroles étoient fort tristes, & l'air n'étoit pas plus gay ; il est si commun qu'il ne m'a pas été difficile de m'en souvenir : Voici les paroles :

Echo solitaire,
Ecoute mon discours ;
Je ne puis me taire,
Donne moi secours.

Hâ ! hô ! hô ! mes ennuïs durerez-vous toujours ?



Je ne puis me taire,
Donne moi secours,
Le sort m'est contraire,
Je suis sans recours.

Hâ ! hô ! hô ! mes ennuïs durerez-vous toujours ?



Le sort m'est contraire,
Je suis sans recours,
Le Ciel & la Terre
Sont devenus sourds.

Hâ ! hô ! hô ! mes ennuïs durerez-vous toujours ?



Le Ciel & la Terre
Sont devenus sourds ,
Je plains ma misère ;
Les nuits & les jours.

Hâ ! bâ ! bâ ! mes ennuis durerez-vous toujours ?

Pendant que cette voix chantoit, j'avançois pour découvrir ce que c'étoit ; & en étant fort proche, je vis que c'étoit un jeune homme qui gémissoit de s'être attiré par sa fragilité de fâcheuses inquietudes. D'abord que la *Grace* l'apperçût ; hélas ! dit-elle, c'est le *Regret* de lui-même qui se plaint de m'avoir quittée , & qui commence à connoître qu'il auroit évité ses ennuis s'il m'avoit été plus fidelle ; ses larmes m'attendrissent, il faut que je le tire d'ici : Je ne sçaurois voir couler des pleurs sans avoir envie de les essuier. Disant cela , elle se fit voir au *Regret*, qui vint en mê-

me-tems se jeter à ses pieds, & d'une voix mêlée de sanglots, hélas ! dit-il , que je me suis attiré de disgrâces en vous quittant , & que cette séparation m'a coûté de peines !

J'ai répandu des pleurs , j'ai poussé des soupirs ;
J'ai vécu sans douceur , sans repos & sans joie ,
Mais je ne pense plus à tous mes déplaisirs ,
Puis qu'aujourd'hui le Ciel permet que je vous
voie.

Disant cela , il se joignit à nous pour accompagner la *Grace* ; car il ne voulut plus la quitter. Je m'ennuiois cruellement dans un lieu si triste : c'est pourquoi je suppliai ma Conductrice de retourner sur ses pas , sans avancer plus loin ; car je m'imaginai que ce qui nous restoit à voir n'étoit pas plus agréable que ce que je voiois. vous avez raison , dit-elle , de ne continuer pas cette route ; les lieux où j'avois dessein de vous

mener n'ont rien d'affreux ; mais puisque vous les apprehendez , montons seulement sur cette éminence , je vous les montrerai de-là , car ils sont proche d'icy ; vous vous garantirez par ce moïen de l'horreur que vous feroient les misérables.

J'allai donc avec elle sur une petite Montagne , & de-là me montrant une assez grande Ville, ce premier lieu que vous voïez, dit-elle , s'appelle *Indifference* ; c'est celui où l'on va loger en sortant d'ici ; les habitans y vivent sans crainte, sans amour & sans pitié ; ce sont des gens lâches & endormis, & qui laissent corrompre toutes les bonnes inclinations de la nature.

Cet autre lieu que vous voïez se nomme *Insensibilité* ; il est proche d'Indifference, & on va bien-tôt de l'un à l'autre. O le miséra-

ble lieu que celui-là ! remarquez qu'il est bâti sur un rocher ; ceux qui l'habitent ont une dureté horrible. Vous n'y voïez point de Temples ; on n'y entend jamais de Predicateurs , parce que toutes les instructions y seroient inutiles ; ni mes Sœurs ni moi n'en aprochons jamais, parce que nous y serions méprisées, & sans un ordre exprés du Ciel , nous n'allons point solliciter les personnes qui s'y sont retirées : Nous leurs avons long-tems auparavant représenté les malheurs où ils se plongeotent ; mais enfin quand ils se sont lassez de nous écouter , nous les avons laissées tomber dans le precipice.

Neus voudrions pourtant résister ,
Au mouvemens que les maistrise ,
Mais pour leur laisser leur franchise ;
Nous les laissons précipiter.

Enfin ce dernier lieu qui paroît

un peu au-de-là, s'appelle *Reprobation*. Vous voïez au dessus un épais brouillard qui en dérobe presque la vûë ; le Soleil n'y éclaire qu'avec regret ; le Tonnerre y gronde toujours ; le Ciel n'y verse que des maledictions. Tout y est stérile , & les Habitans y sont exposez au courroux du Ciel & de la Terre.

Benissez la Providence qui n'a pas permis que vous en aïez approché. Il y a des gens qui y arrivent en peu de tems , & je veux bien vous apprendre que cette malheureuse Ville, est beaucoup plus grande qu'elle ne paroît d'ici. Elle est extrêmement peuplée ; il y aborde tous les jours de nouveaux habitans de toutes les conditions & de tout les parties du monde. Pour ce lieu-là nous ne le regardons qu'avec horreur ; jamais nous n'en approchons , tout y est

y est en desordre , on n'y observe aucune Loi ; chacun y prend conduite de sa propre inclination ; il n'y a jamais que le *vice* qui ait eu le credit de s'y faire bâtir un Temple. Cette Riviere qui passe au-dessus , est le fleuve de *Désespoir* : une infinité de gens y ont déjà péri ; & il s'en perd de nouveaux tous les jours.

Voilà tout ce que j'avois à vous faire voir , pour vous instruire. Je vous ai montré des précipices pour vous empêcher d'y tomber , souvenez - vous toute votre vie que votre bonheur consiste dans la possession de la *Vertu* , & n'oubliez jamais que vous ne serez prédestiné ou reprouvé , que par le bon ou le mauvais usage que vous ferez de la *Grace*.

Allez maintenant , continuez elle , où la Providence vous appelle. Il est tems que vous sortiez

de cette Isle pour retourner à vos occupations ; je vais vous conduire par un chemin beaucoup plus court que celui par où vous êtes venu ; je vous mainerai jusques à *Repos*. C'est un lieu qui m'appartient , je serai bien aise que vous y passiez ; tout y est dans une parfaite tranquillité ; on n'y souffre pas les esprits fâcheux & incommodes , & on ne veut que des humeurs douces & paisibles. Nous y arrivâmes en peu de tems , & je fus ravi d'y voir le monde dans une parfaite intelligence. Personne n'y envie la consolation de son voisin ; le tems y est toujours serein, l'orage n'y donne jamais ; on n'y entend point parler de troubles, de divisions ny de broüilleries ; la Paix y est éternelle, aussi je m'y plaisois extraordinairement : j'aurois été content d'y passer le reste de mes jours ; mais

il fallut se résoudre d'en sortir, & de prendre congé de la *Grace*. Allez, me dit-elle, ou vous sçavez que Dieu vous demande; conformez-vous à ses desseins, si vous voulez vivre heureux; consultez en toute chose votre conscience: c'est la regle que vous devez suivre; elle ne nous trompera pas, si vous ne le trahissez point; assurez-vous que rien ne sera jamais capable de troubler votre repos. Il faut maintenant que je vous quitte, mais ce n'est qu'en apparence; je vous promets de ne vous pas abandonner dans vos besoins; je me ferai sentir dans les occasions, sans me rendre visible; mais n'abusez pas de mes prévenances: recevez mes faveurs avec la reconnoissance que vous devez; & si vous le faites, j'aurai peut-être pour vous des complaisances que je n'ai pas pour

124 *Le Voyage Mystérieux*
beaucoup d'autres.

Après ces paroles, elle voulut se retirer ; mais je l'arrêtai, en me jettant à ses pieds, & la conjurai de se souvenir de la promesse qu'elle me faisoit de m'assister, parce que je ne pouvois rien sans elle. Je ne formerai jamais, lui dis-je, que de vaines résolutions, si vous ne me donnez les moyens de les exécuter, & s'il arrive quelquefois que mon cœur ne se rende pas d'abord à vos attraits, ne vous rebutés pas pour mes premières faiblesses.

S'il arrivoit jamais que mon ame rebelle,
A vos impressions se rendit infidelle,
N'en aïez pas pour moi d'abord plus de courroux ;
Recourez pour me vaincre à de plus fortes armes,
Et loin de me quitter employez tous vos charmes
Pour m'attirer à vous.

Oùi, repartit-elle, je vous le promets encore, je ne vous quitterai point la première ; je gar-

derai ma promesse, aïez soin de vous acquitter de la vôtre. Disant cela , elle se retira , & me laissa par cette separation dans le plus grand abattement où je me sois trouvé de ma vie. Je demurai seul avec l'Inconnu qui m'avoit toujours accompagné ; il étoit sensiblement touché de mon déplaisir , & pour m'encourager , il faut , dit-il , se résoudre à partir ; le Ciel ne veut pas que vous fassiez ici un plus long séjour , retournons à nôtre Vaisseau ; je vais vous conduire jusques-là , & vous dire adieu pour toujours , car je pretends de passer le reste de ma vie dans cette Isle. Nous arrivâmes le même jour au lieu où nôtre Vaisseau nous attendoit. Il falut , enfin , prendre congé l'un de l'autre ; vous pouvez croire, Oronte , que ce ne fut pas sans bien verser de

larmes. Je lui dis cent fois adieu ;
avec une voix coupée de soupirs,
& l'embrassant avec une affection
toute pleine de tendresse :

Je vous laisse , lui dis-je , en cette Solitude ;
Mais ce qui me console est de savoir qu'un jour ;
Nous n'aurons vous & moi que le même séjour ,
Et la même beatitude.

Cependant je n'aurai point de plaisir plus doux ,
Que de songer à vous.

L'ayant encore embrassé pour
la dernière fois , j'allai trouver
mes Compagnons qui n'avoient
pas voulu me suivre dans l'Isle.
J'en trouvai une partie tellement
engagée dans les plaisirs, qu'il me
fut impossible de les retirer. Tout
ce que je leur dis ne fit aucune
impression dans leur esprit ; je vis
bien qu'il falloit quelque chose
de plus fort que mes paroles pour
les toucher, & qu'il n'y avoit que
la *Grace* qui pût les rendre sensi-
bles. Les autres étoient déjà si
dégoutés de ces amusemens ,

qu'ils furent ravis de m'entendre raconter ce que j'avois veu ; & ils étoient au désespoir de ne m'avoir pas suivi. Ils me promirent qu'ils profiteroient au moins de mes avis , & qu'il ne perdroient jamais les belles idées que je leur donnois de la *Vertu*. Nous montâmes dans nôtre Vaisseau ; nous eûmes un tems si favorable , que dans trois mois nous abordâmes en France. Chacun alla où ses affaires l'appelloient & moi je suis retourné dans mon Desert, parce que je crois que c'est le lieu où Dieu me demande ; c'est-là où je veux me laisser gouverner à cette Providence , qui prend un soin si particulier de ma conduite ; toutes choses me seront indifferentes , pourveu que j'accomplisse ses desseins.

Ainsi soit que le Ciel prolonge mes années ,
Ou soit que je les voie en peu de tems bornées :

D'un visage content je recevrai la mort ;
Je gouterai le calme après un long orage ,
Et la mort ne fera que m'ôter au naufrage ,
Pour me conduire au Port.

Voilà cher Oronte , le recit de mon Voïage. Je souhaiterois que nous l'eussions fait de compagnie ; vous en auriez sans doute profité. Cependant faites un peu de réflexion sur le Tableau que je vous en fais ; vous en tirerez quelque avantage. Aimez cette *Virtu* , dont je vous présente la Peinture. C'est la seule marque que je desire de votre affection ; c'est la plus douce consolation que je puisse recevoir de votre estime.

F I N.

PRIVILEGE DU ROY.

L O U I S par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre ; A nos amez & feaux Confeillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel,

grand Conseil , Prevôts de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers & Officiers qu'ils appartiendra ; Salut.
la *Veuve Remy*, Libraire à Paris nous a fait exposer qu'elle desireroit faire réimprimer un Livre qui a pour Titre , *Oeuvres Spirituelles de Don Jean de Palafox Evêque Dosma , avec la Relation du Voïage Mystérieux de l'Isle de la Vertu* ; S'il Nous plaisoit de luy accorder Nos Lettres de Permissions pour nôtre dite Ville de Paris seulement, Nous permettons par ces presentes à ladite *Veuve Remy* , de faire réimprimer ledit Livre par tel Imprimeur qu'elle voudra choisir en tels volumes , marges , caracteres , & autant de fois qu'elle voudra pendant cinq années consecutives à compter du jour & date des Presentes. Faisons déffenses à toutes personnes d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïssance , & à tous Imprimeurs Libraires & autres de nôtre dite Ville de Paris seulement , d'imprimer faire Imprimer , vendre ny débiter ledit Livre à peine de mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, applicable un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris & l'autre tiers à l'exposant , de confiscation des Exemplaires & de tous dépens,dommages & interêts, à la charge que ces presentes seront Registrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs Libraires à Paris , & ce dans trois mois du jour de leur date , que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Roïaume & non ailleurs, sur de bon papier & en beaux caracteres, conformément au Reglement de la Librairie , & qu'avant de l'exposer en vente, il en

sera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliothèque publique; un dans celle de nôtre Château du Louvre & un dans la Bibliothèque de nôtre tres chere & feal Chevalier Chancelier & Gardes des Sceaux de France le Sieur Phelipeaux Comte de Ponchartrain Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des presentes du contenuë desquelles nous vous mandons de faire jouir l'exposant ou ceux qui auront droit de lui, pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Nous voulons que la copie des presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour dûëment signifiée & qu'aux copies qui en seront Collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit adjouté comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'execution des presentes toutes significations & autres Actes de requis & necessaires, sans demander autre permission nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires, car tel est nôtre plaisir. Donnë à Versailles le septième jour de Juin; l'An de grace mil sept cent onze & de nôtre Regne le soixante neuvième.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL.

L A U T I E R

Registré sur le Registre No. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page 134. No. 191. conformément aux Reglemens & notamment l'Arrêt du 13. Août 1705 à Paris le seize Juin 1711.

Signé D E L A U N A Y.

Syndic.



